

# LES PEUPLES ÉTRANGES



ous souvenez-vous encore, mesdemoiselles, de ce bon vieux docteur Magnus, qui avait des idées si originales sur l'esprit des plantes? — Je vous ai dit qu'il avait parcouru le monde entier. Il avait laissé la trace de ses pas dans les neiges du Spitzberg et dans les sables brûlants du Sahara; il avait erré dans les immenses plaines herbeuses de l'Amérique et dans les jungles touffues de l'Inde. Et de chacune de ces contrées, il avait rapporté quelque objet curieux, arme, vêtement, peau de bête ou bijou, qu'il avait attaché comme un trophée aux murs de sa demeure.

Tous ces objets rares et étranges qui tapissaient les murs de son cabinet de travail, en faisaient, pour un étranger, un véritable musée d'ethnologie; mais, pour le docteur, c'étaient autant de souvenirs vivants, d'hieroglyphes familiers, au moyen desquels il relisait sa propre odyssée. Là, c'était le costume complet d'un chef Pawnee de l'Amérique du Nord, en peau de cerf Wapiti, tout brodé en piquants de porc-épic et élégamment frangé de chevelures scalpées sur l'ennemi, et dont le chef lui-même avait fait présent au docteur, en reconnaissance des soins qu'il lui avait prodigués pendant une cruelle maladie. A côté, brillait une parure en plumes de couleurs éclatantes, qui lui avait été donnée par la reine des Botocoudos. Ici s'étaient des pagens en écorce de palmier, ornés de dessins bizarres; là, des panoplies formées de pagayes et de casse-têtes en bois de fer, travaillés et ciselés avec un art merveilleux. Puis, c'étaient des colliers et des bracelets en griffes d'ours, en dents de carcajou ou en coquillages; des armes de toute espèce, depuis l'informe massue en bois brut et la flèche en os du grossier Africain, jusqu'au khangiar ciselé et damasquiné de l'Inde, jusqu'aux flèches barbelées et au kris empoisonné des Javanais. Puis, de tous côtés, des idoles grimaçantes et terribles. Des peaux de lions, de tigres, de jaguars, d'ours blancs et noirs, etc., servaient partout de tapis et de rideaux. Il y avait là de quoi enrichir dix magasins de curiosités et d'histoire naturelle.

« Que vous êtes heureux, docteur, lui dis-je un jour, d'avoir vu tant de choses merveilleuses! Qu'il est agréable de voyager! qu'il est beau de parcourir la surface du globe pour y observer les mœurs

de ses habitants et en étudier les productions diverses!

— Oui, me répondit-il, c'est ce que je pensais à votre âge.

— Eh quoi, n'êtes-vous donc plus de cet avis?

— Non pas précisément, mon jeune ami, car j'ai reconnu que j'avais sous mes pieds autant de choses singulières et inconnues à observer que j'en pouvais trouver en allant les chercher, au prix de mille dangers et de mille fatigues, à l'autre bout du monde. Mais l'homme est ainsi fait; il ferme les yeux et vit indifféremment au milieu des merveilles qui l'entourent, et ne trouve digne de son admiration que ce qui est hors de sa portée. — En vain, la nature déroule devant lui ses charmes et ses trésors; en vain il est témoin, chaque jour, des plus étonnants phénomènes, il n'y prend pas garde, ce ne sont, à ses yeux, que des choses vulgaires en présence desquelles il reste insensible. — Il y a là, dans ce jardin de quelques mètres qui s'étend devant nous, plus de choses curieuses à voir, plus de mœurs singulières à observer, plus de merveilles, plus de miracles à admirer qu'il n'en faudrait pour occuper la vie entière d'un homme sage.

— Vraiment, docteur, vous éveillez ma curiosité, et j'assisterais volontiers à la découverte de quelque-une de ces merveilles dont vous parlez.

— Vous croyez rire, me dit le bon vieillard, eh bien, j'accepte le défi, et je vous ferai voir les choses les plus étranges qui existent, sans qu'il soit besoin pour cela de traverser les mers, ni d'affronter les glaces du pôle ou les feux des tropiques. Je vous montrerai là des peuples nomades, des peuples pasteurs, des tribus guerrières, des nations industrielles, des républiques, des monarchies, des communautés de toutes sortes. Vous verrez s'agiter là, sous vos yeux, plus de drames, plus de passions, plus de mœurs singulières que vous n'en pourriez observer, en dix ans, dans les cinq parties du monde. — Venez, il ne vous en coûtera ni fatigues ni privations, et, pour toute dépense, un peu d'attention.»

En disant ces mots, le docteur ouvrit la porte vitrée de son cabinet, qui donnait sur le jardin, où je le suivis.

Nous étions aux premiers jours de mai. Les douces brises du printemps agitaient mollement le feuillage naissant et faisaient ondoyer comme les eaux d'un lac les verdoyants tapis de gazon. Les anémones balançaient leurs corolles violettes et la ficaire étalait



dans l'herbe ses étoiles d'or; déjà les pervenches tapissaient les roches de leurs guirlandes bleues, tandis qu'au loin, les arbres du verger paraissaient encore couverts d'une neige rosée. Puis, sur les lamies blanches et les linaires jaunes, butinaient une foule d'abeilles et de bourdons de toutes couleurs. Ce réveil de la nature était charmant; la terre semblait sourdre de joie sous le soleil.

« Eh, prenez garde! me dit tout à coup le docteur en me retenant par le bras, vous avez failli écraser toute une famille; regardez. »

Je me baissai alors, et vis au pied d'un bouleau une espèce de grosse punaise grise avec une tache noire au milieu du dos. Autour d'elle se pressaient une trentaine de petites punaises assez semblables à leur mère, à cela près qu'elles étaient beaucoup plus menues de taille et n'avaient point d'ailes. Ces insectes, réunis en troupeau au pied de l'arbre, semblaient se tenir là pour se réchauffer simplement au soleil; mais en y regardant de plus près, je vis qu'ils étaient occupés à pomper les sucs de la plante au moyen d'une petite trompe très-déliée qu'ils enfonceaient dans l'écorce.

« Cette grosse punaise que vous voyez là, me dit le docteur, est une bonne mère de famille, et tous ces petits qui l'entourent sont ses enfants. Elle les conduit partout avec elle, comme une poule ses poussins; elle les défend au péril de sa vie et ne les abandonne pas, aussi longtemps qu'ils ont besoin de ses soins et de sa protection maternelle. Mais, vous allez probablement pouvoir en juger par vous-même, car je vois à quelque pas d'ici le mari de cette tendre punaise, et il est loin de partager l'amour de celle-ci pour sa famille. C'est un père dénaturé; il est jaloux de l'affection que la mère montre pour ses enfants et ne saurait souffrir qu'elle leur consacre toute son attention et ses soins. »

Le mâle pendant ce temps s'avavançait rapidement; déjà il n'était plus qu'à une vingtaine de pas..... de punaise, lorsque la mère, avertie par je ne sais quel sens de son approche, se retourna vivement et s'agitait avec inquiétude; peut-être jeta-t-elle un cri ou un appel quelconque, mais trop faible pour être perceptible à une oreille humaine, car je ne l'entendis point; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en un clin d'œil les petits se rassemblèrent derrière leur protectrice, et que celle-ci s'élança au-devant de son terrible époux en agitant les ailes et prête à lui tenir tête au besoin. En vain, celui-ci s'efforçait-il de passer d'un côté ou de l'autre; par sa ruse et son courage, la mère s'opposait toujours à ses desseins sanguinaires, et de quelque côté qu'ils se tournât, elle lui barrait le chemin et faisait à ses petits un rempart de son corps. Enfin, la force brutale triompha et le mâle resta maître du champ de bataille; mais lorsque ce père dénaturé regarda autour de lui pour chercher sur qui faire tomber sa fureur, tous les petits avaient disparu. Quant à la mère, satisfaite du succès de sa ruse, elle s'était retirée à l'écart et attendait tranquillement qu'il plût au mâle de s'éloigner. — Après quelques investigations inutiles, celui-ci prit ce dernier parti et s'envola. — Dès que la femelle l'eut vu disparaître, elle se mit à battre des ailes, répéta sans doute son cri d'appel, et je vis bientôt sortir de tous côtés, d'entre les fissures de l'écorce et de dessous les brins d'herbes, les petites punaises qui se rassem-

blèrent de nouveau autour de leur mère, et celle-ci les reprenant sous sa garde, monta le long du tronc du bouleau suivie de sa petite troupe. Je la vis gagner une feuille sur laquelle elle s'installa, y trouvant sans doute un abri et un repas.

« Voilà une scène vraiment touchante, dis-je au docteur, et il est singulier de trouver chez un pauvre insecte le sentiment de la maternité développé au point d'affronter les périls pour en préserver ses enfants. Mais, malgré mon admiration pour ses vertus, cette bonne mère m'inspire un certain dégoût à cause de l'infirmité qui lui a fait donner son nom de punaise.

— Eh bien, c'est là un préjugé, au moins pour cette espèce-ci, qui, malgré son nom, n'a aucune mauvaise odeur. Elle n'est pas la seule d'ailleurs, car quelques-unes de ces punaises de bois, comme on les appelle, répandent une odeur de pomme fort agréable. Et puis, ce que vous regardez comme une infirmité est au contraire pour ces insectes un bienfait de la Providence; car c'est là un des moyens de défense de ces animaux, qui font sortir à volonté de leur corps, une humeur fétide propre à écarter l'ennemi qui le harcèle. Sauf la punaise des lits, qui porte partout avec elle son odeur insupportable, la punaise la plus infecte est complètement inodore, lorsqu'on la flaire sans la toucher; mais si l'on vient à l'inquiéter, elle ouvre aussitôt ses cassolettes, et répand l'odeur propre à son espèce. »

Pendant que je regardais en l'air, tout absorbé dans la contemplation de mes punaises, un petit corps dur tomba de l'arbre juste sur mon nez, et me causa tout d'abord une impression assez désagréable. — Oh ! oh ! qu'est cela ? m'écriai-je ? en portant la main à mon nez, comme le Garo de la fable. Ce ne pouvait être un gland non plus qu'une citrouille, car de tels fruits ne poussent point sur les bouleaux, et baissant les yeux à terre, je vis à mes pieds un hanneton, qui, tombé sur le dos, agitant vainement les pattes dans toutes les directions pour se remettre debout.

« C'est donc toi, être pervers et maudit ! m'écriai-je ; toi, le fléau des jardins et des champs ! toi, qui méritais de figurer à côté de la sauterelle, comme une des plaies d'Égypte !

— Eh, mon Dieu, dit le bon docteur en riant, que vous a fait ce pauvre insecte pour que vous le traitiez si durement ? Quel crime a-t-il commis pour s'attirer vos malédictions ? pouvez-vous lui en vouloir de ne pas se laisser mourir de faim, et ne doit-il pas entretenir et conserver cette vie que Dieu lui a donnée ? Sans doute il ronge bien quelques racines à l'état de larve ; il broute bien quelques bourgeons à l'état d'insecte ; mais après tout il faut que tout le monde vive ; et si Dieu a créé le hanneton, c'est que le hanneton était nécessaire.

— Mais, docteur, à quoi peut servir le hanneton, je vous le demande ; si ce n'est pour que les écoliers lui attachent un fil à la patte ? N'est-ce pas un animal essentiellement nuisible, qui détruit souvent nos végétaux les plus précieux ? Le ver blanc n'est-il pas la bête noire du jardinier, dont il ravage les semis et les plates-bandes ? salades, légumes, céréales, fraisiers, rosiers, tout lui est bon ; il ronge tout indistinctement, il ne respecte rien. En 1841, les hannetons ont failli anéantir la récolte du vin dans le



Mâconnais, en dévorant le feuillage naissant des vignes, et les rues de la ville de Mâcon en furent jonchées au point qu'on les y ramassait à la pelle. Le hanneton est capable des plus grands méfaits; et si l'on en croit même certain grand journal, le hanneton pousserait la perversité jusqu'à arrêter les diligences, ni plus ni moins que les brigands italiens.

— N'riez pas! voici ce que rapportait ledit journal en mai 1832: « A la sortie du village de Talmonnières, à deux lieues de Gisors, la diligence de Paris à Gournay a été assaillie par une nuée de hannetons tellement compacte, qu'elle n'a pu continuer sa route. Les chevaux de la diligence, effrayés par cette grêle d'un nouveau genre, refusèrent opiniâtrement d'avancer et forcèrent le conducteur de revenir sur ses pas. »

— Oh! oh! dit le docteur, voilà qui est fort grave en effet, et ce grief manquait au fameux procès criminel qui fut intenté contre l'espèce en 1479 devant l'officialité de Lausanne (1).

A cette époque, le juge, homme équitable, cita les hannetons à sa barre, tout en leur accordant un délai pour se choisir un avocat; et, à l'expiration du délai, personne ne s'étant présenté muni des pleins pouvoirs des hannetons, le juge leur nomma un avocat d'office. Les deux parties furent entendues consciencieusement; mais, soit manque de talent de la part de leur défenseur, soit prévention de la part de leurs juges, les hannetons furent condamnés, eux et tous leurs descendants, au bannissement à perpétuité, sous peine de mort. Les pauvres scarabées protestèrent par leur silence; peut-être aussi ne trouvèrent-ils pas d'interprète; mais si vous voulez bien imiter l'équité des juges de Lausanne et permettre à ce hanneton de plaider lui-même sa cause, peut-être le trouverez-vous moins coupable. Je comprends un peu le langage des animaux, et je lui servirai de trucheman.

Et comme pour continuer cette aimable plaisanterie, le docteur ramassa le pauvre insecte et l'ap procha de son oreille.

— C'est lui qui parle, me dit-il, libre à vous de rétorquer ses arguments.

— Et il commença en ces termes :

« Je ne tirerai pas vanité de ma naissance, bien que j'eusse raison de le faire tout autant que d'autres, puisque je descends du vénérable couple de hannetons que Noé recueillit dans l'arche avec les autres animaux par l'ordre de Dieu; et je ne débute pas, comme tant de biographes, par me dire issu de parents pauvres, mais honnêtes; car nous autres hannetons ne connaissons pas ces distinctions sociales qui font que parmi les hommes, les uns peuvent à peine, à force de travail, se procurer les choses indispensables à la vie, tandis que d'autres regorgent de biens et gaspillent à eux seuls ce qui suffirait à l'existence de plusieurs familles. Nous sommes tous suffisamment riches, du moment que Dieu, chaque année au printemps, couvre les arbres des tendres bourgeons qui servent à notre nourriture. Il y en a pour tous, et nul ne songe à s'attribuer par contrat la possession exclusive d'un bois ou d'un arbre, pour en priver les autres. Nous sommes tous également riches, et par conséquent il n'y a

parmi nous ni voleurs ni malhonnêtes gens; les hommes ne pourraient en dire autant.

— Eh mais, dis-je au docteur, voici un hanneton dont l'esprit est un peu caustique.

— Que voulez-vous, me répondit-il, sans doute il nous garde rancune de la condamnation de Lauzanne. Mais voyons ce qu'il a encore à nous dire : — Mes parents, continua-t-il, hannetons de mœurs simples et douces, vécurent quelques semaines, jouissant en paix des biens que Dieu leur avait accordés. Mon père mourut le premier et peu de temps après, ma mère sentant sa fin prochaine, songea à accomplir son dernier devoir, c'est-à-dire à mettre en lieu sûr et dans de bonnes conditions de viabilité sa chère progéniture. A l'aide de ses pattes, armées de pointes robustes, elle creusa en terre un trou de quinze à vingt centimètres de profondeur, au fond duquel elle déposa soigneusement ses œufs; puis, après avoir rebouché le trou, pour en dérober la trace aux ennemis de sa race, elle alla mourir sur l'arbre le plus voisin, abandonnant à la Providence le soin de veiller sur ses chers enfants qu'elle ne devait jamais voir. Car bien peu d'insectes ont le privilège de présider eux-mêmes à l'éducation de leurs petits, comme vous l'avez vu faire à la punaise du bouleau; et tel est cependant l'empire du devoir sur nous, que bien que n'ayant pas, comme les enfants des hommes, le bon exemple de nos parents sous les yeux et le bienfait de leurs sages conseils, nous suivons, sans nous en écarter, la voie que Dieu nous a tracée.

Vous savez, sans doute, que nous autres insectes nous présentons dans le cours de notre existence diverses phases ou métamorphoses merveilleuses dont sont privés les animaux dits supérieurs : le papillon a d'abord été chenille, le hanneton et l'abeille ont d'abord été vers. — C'était autrefois une croyance généralement répandue (croyance que l'on retrouve encore dans les campagnes), que les insectes sont engendrés spontanément dans les substances putréfiées, et tout le monde connaît les beaux vers dans lesquels le poète Virgile nous a transmis le procédé pour obtenir un essaim d'abeilles de la carcasse d'un taureau. Mais je puis vous assurer que tous les insectes proviennent d'œufs et que pas un seul n'est engendré par la putréfaction. Voici d'ailleurs comment les choses se passent chez nous autres hannetons : quatre ou cinq semaines après que les œufs ont été confiés à la terre, il sort de chacun d'eux un petit ver blanc ou larve (1), muni de six pattes courtes et d'une tête écailleuse, large et arrondie, armée de fortes mâchoires, au moyen desquelles le ver ronge les racines des plantes qui servent à sa nourriture. Le ver du hanneton met beaucoup plus de temps à se développer que la plupart des autres insectes; car, tandis que presque tous ont accompli le cercle de leur existence en une seule année ou même en quelques mois, nous passons près de quatre années sous la forme de ver. L'état de larve est pour l'insecte l'enfance ou la période de l'accroissement. Comme il mange beaucoup sous cette forme, il grandit vite, et se voit forcé de temps en temps de mettre de côté son habit devenu

(1) Du mot latin *larva*, qui signifie masque, parce que l'insecte est à cette époque de sa vie, comme masqué sous une enveloppe bien différente de celle qu'il doit revêtir en dernier lieu.

(1) Historique.



trop étroit. Dans l'âge adulte, c'est-à-dire à l'état d'insecte parfait, il ne change plus, il conserve toujours sa forme et sa taille, et son vêtement solide et inflexible n'a plus besoin d'être remplacé. Chaque printemps, le ver du hanneton se débarrasse donc de sa peau, puis, lorsque enfin il a acquis tout son développement, c'est-à-dire à l'automne de la troisième année, il se prépare par un jeûne et un repos absolu à la vie claustrale, qui doit précéder son entrée dans le monde. — A ce moment de son existence, le ver a atteint trois à quatre centimètres de longueur, et une grosseur du tiers environ; il est arrondi et dodu; marqué de plis transversaux qui figurent des anneaux, et garni de quelques poils rares et courts qui garantissent sa peau des lésions auxquelles elle serait exposée en fouillant la terre. — Lors donc que cette larve sent le moment venu de se préparer par le jeûne et le repos à sa transformation en insecte parfait, elle s'enfonce dans le sol à quatre ou cinq décimètres de profondeur, et là elle façonne, en se roulant sur elle-même, une loge à parois très-lisses qu'elle tapisse d'un mucus soyeux. Dans cette cellule, elle se blottit, se rentre, se contracte le plus possible, comme pour se livrer au sommeil, et elle attend patiemment que s'opère la révolution organique qui doit transformer son corps de ver en celui d'un hanneton. Dans cet état transitoire pendant lequel l'animal est comparable à une momie, il porte le nom de nymphe ou chrysalide. Il passe ainsi tout l'hiver, et dès que la douce influence du printemps se fait sentir à la surface de la terre, la nymphe ranimée se débarrasse de ses langes et remonte lentement à la lumière en déblayant le couloir que la larve avait percé.

Il y avait trois ans dix mois et six jours que je menais cette existence souterraine et ténébreuse, lorsque je sentis en moi quelque chose d'étrange, une vie nouvelle circulait dans mon être et une force irrésistible me poussait à monter. Je commençai par me débarrasser de la peau de nymphe qui m'enveloppait comme un linceul, puis je m'escrimai si bien des pattes et de la tête, qu'au bout de fort peu de temps, je perçai la croûte de terre qui me séparait encore du monde extérieur, et me trouvai bientôt en pleine lumière. Je restai quelque temps comme ébloui; la tête et le corselet hors de mon trou, au bord duquel je me tenais cramponné au moyen de mes deux pattes antérieures. Une foule de sensations nouvelles, de douces jouissances m'enivraient; l'air tiède et embaumé, les rayons vivifiants du soleil, le tapis de verdure émaillé de pâquerettes blanches et de renoncules jaunes, tout cela me plongeait dans un ravissement inexprimable. Enfin, sortant tout à fait de mon trou, je m'envolai sur un orme, poussé sans doute par l'instinct et par la faim; car depuis plus de six mois je n'avais pas mangé. Je trouvai là, en effet, une semence membraneuse d'un goût exquis, et que, à cause de la prédilection marquée que montrent mes semblables pour cette nourriture on a nommée *poin de hanneton*. Après avoir satisfait mon appétit, je voulus jouir de l'usage de mes ailes; mais mon peu d'expérience ou la distraction que me causait la vue de tant d'objets nouveaux pour moi, m'empêchant de bien diriger mon vol, je me heurtai contre les branches de ce bouleau sous lequel vous étiez, et dans ma chute, je rencontrai votre nez, ce dont je me souciais fort peu, je vous assure. Cette irrévérence

involontaire m'a attiré de votre part des paroles dures et injustes; et je me permettrai d'y répondre si vous voulez bien vous engager à ne pas abuser de votre force pour me punir de ma franchise.

— Nous te le promettons, dit le docteur.

— Eh bien, alors, continua le hanneton par la bouche du docteur, permettez-moi de vous dire que c'est une singulière présomption de la part de l'homme, de croire que Dieu a créé tout ici-bas pour son usage ou son plaisir, et qu'il a soumis tout ce qui respire à son caprice et son despotisme. Que le Créateur vous ait donné une intelligence supérieure à la nôtre, je le veux bien; qu'il ait formé en vous le plus parfait des animaux ? je fais cette concession à votre vanité; bien qu'il y eût là matière à discussion, et que je pusse vous donner bien des preuves du contraire, si je ne craignais de blesser votre orgueil et de ressentir les effets dangereux de votre colère. Mais enfin, tous les êtres terrestres n'ont pas été créés pour vous seuls; l'inutilité ou même la *nuisibilité* d'une foule d'entre eux s'élève contre cette prétention. Les animaux ne sont pas naturellement soumis à la domination de l'homme, mais l'homme abuse de sa force et de son intelligence pour les soumettre. Il se sert du chien, du cheval, du bœuf, et, en général, les récompense fort mal des services qu'ils lui rendent. De ce que vous utilisez le vent pour diriger les navires et faire tourner les moulins, ou la vapeur pour faire marcher une foule de machines, concluez-vous que le vent et la vapeur ont été faits pour vous seuls et vous sont entièrement soumis ? Non ! Dieu, équitable dispensateur de ses bienfaits, accorde à tous les êtres la vie et les moyens de l'entretenir. Chacun vit à sa manière, suivant l'organisation et les instincts qui lui ont été départis. Tout est admirablement organisé dans l'univers; tout y est soumis à des lois immuables, et aucun être ne peut impunément s'écarter de la règle que la nature lui a prescrite. Guidé par les instincts qu'une prévoyante sagesse a mis en lui, chaque être en travaillant à conserver la place qui lui est réservée sur la terre concourt à assurer cet ordre admirable qui se manifeste dans le monde. Les végétaux croissant à profusion préparent aux races d'animaux une nourriture abondante et salubre; mais s'ils n'étaient limités dans leur développement, ils envahiraient bientôt la terre et s'étoufferaient réciproquement. Ce sont les hannetons et mille autres espèces qui sont chargés de régler cette propagation et d'empêcher qu'elle ne puisse dépasser les limites qui lui ont été assignées par le Créateur. Nous ne sommes donc pas coupables, comme vous le dites; nous remplissons la mission qui nous est confiée, tout en entretenant la vie que Dieu nous a donnée; s'il est un coupable, c'est vous, qui portez le trouble sur la terre et enfreignez les lois de la nature, en multipliant outre mesure certaines espèces au détriment des autres; c'est vous qui détruisez sans nécessité une foule d'êtres qui, comme nous, n'ont d'autre tort que celui d'accomplir la tâche que leur a imposée leur Créateur :

On en use ainsi chez les grands,  
La raison les offense, ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.



Et pour continuer la citation du bon La Fontaine, le seul qui ait bien compris les bêtes :

..... Ta justice  
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice.  
Selon ces lois contamine-moi ;  
Mais trouve bon qu'avec franchise  
En mourant au moins je te dise,  
Que le symbole des ingrats  
Ce n'est pas le serpent, c'est l'homme !

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? me dit en souriant le malin vieillard.

— Je pense, cher docteur, que c'est bien de l'esprit pour un hanneton ; mais que pourtant il ne faut pas lui donner raison en lui ôtant la vie.

— Va donc en liberté, dit le docteur ; et il le jeta en l'air. Le pauvre hanneton monta tout droit comme une balle lancée par la main d'un écolier ; puis, arrivé au point mort de sa course, il redescendit ; mais, à moitié chemin, il ouvrit ses ailes comme un parachute, et s'envola gaiement sur un orme voisin, où il était sûr de trouver son pain quotidien. »

Je suivais des yeux le vol alourdi du hanneton, lorsque mon attention fut détournée par un autre objet ; sur ma main venait de se poser un petit être d'une tout autre espèce ; c'était bien la plus ravissante créature que j'eusse encore vue ; une grande mouche, dont le corps svelte et élancé, d'un joli vert, portait quatre ailes d'une gaze si fine qu'on voyait son élégant corsage au travers. Ses yeux ronds et saillants semblaient deux perles d'or et brillaient comme des charbons ardents. Je retenais ma respiration, tant je craignais que le moindre souffle fût un ouragan pour une si frêle créature. « Oh docteur, m'écriai-je tout à coup, venez donc voir cette jolie mouche ! mais au même instant, la bestiole s'envola. Je la suivis des yeux et la vis se poser à quelques pas de là sur un rosier, vers lequel je me dirigeai aussitôt ; mais en arrivant près de l'arbuste, je ne la vis plus.

— Consollez-vous, me dit le docteur, pour une merveille perdue, en voilà cent de retrouvées. Il y a là, sur ce rosier, de quoi vous occuper toute une semaine ; regardez bien. »

J'examinai alors de plus près l'arbuste, et je vis l'extrémité supérieure de la tige couverte de petits corps ovales, d'un vert clair, entassés les uns sur les autres. En les observant attentivement, je vis que c'étaient des petits insectes, dont le corps gonflé comme une vessie était porté sur six longues pattes grêles. Quelques-uns seulement avaient de petites ailes transparentes ; le plus grand nombre en étaient privés ; mais tous portaient à l'extrémité du corps deux petites cornes droites ou plutôt deux tuyaux creux, d'où s'écoulait de temps en temps une gouttelette de liquide. Ils étaient là plusieurs milliers serrés les uns contre les autres, comme les moutons dans la plaine un jour d'orage ; leur petit bec pointu enfoncé dans l'épiderme de la branche, dont ils s'évertuaient à sucer la sève. Aucun ne bougeait ; toutes ces petites outres vertes ne semblaient avoir qu'un but, celui de se gorger le plus possible des sucs du rosier. Je remarquai que ceux qui occupaient les premiers rangs, c'est-à-dire le haut de la branche, étaient les plus gros, et que les autres étaient de plus en plus petits. Cela m'étonna d'abord, mais j'en compris bientôt la raison. De temps en temps sortaient à

reculons du corps des plus gros, quinze à vingt petits semblables à leurs mère, à la taille près, et cette bonne mère Gigogne, sans même se retourner pour voir ses enfants, continuait à sucer sa branche. Les enfants, il est vrai, ne paraissaient guère plus s'inquiéter de leur mère, et, à peine éclos, ils se mettaient en route pour s'aller placer derrière les autres, et enfoncer à leur tour leur petit bec pointu dans la peau du rosier.

« Bonté divine ! m'écriai-je, voilà un peuple qui ne périra jamais. Mais du train dont ils y vont, ils auront bientôt couvert et dévoré ce pauvre rosier. Sont-ce là ces régulateurs de la végétation dont parlait notre hanneton philosophe ? Ils me paraissent bien plutôt être les exterminateurs.

— Cela pourrait bien être, en effet, dit le docteur, si l'on n'y mettait bon ordre, et si la multiplication de ces enragés suceurs n'était réglée à son tour. Ces petits insectes sont des pucerons ; les plus gros que vous voyez en haut de la branche sont les mères de tout ce peuple qui les suit ; chacune d'elles pond en douze ou quinze jours une centaine de petits vivants qui, à peine au monde, pondent à leur tour et produisent également une centaine de petits et ainsi de suite jusqu'à l'automne. Mais, remarquez bien ceci : si dans l'arrière-saison les mères pucerons mettaient encore au monde des petits vivants, ceux-ci ne trouveraient plus sur les plantes une nourriture convenable ; et les froids de l'hiver les auraient bientôt fait périr, et alors serait anéantie sans retour la race entière des pucerons, ce qui, selon vous peut-être, ne serait pas un mal ; mais la Providence en a décidé autrement, et pour obvier à cet inconvénient, elle a donné à ces pucerons de l'arrière-saison la faculté de pondre des œufs qui passent l'hiver collés aux branches et ne doivent éclore qu'au printemps suivant. Dès que la douce influence de la chaleur printanière éveille de toutes parts les germes échappés aux rigueurs de l'hiver, les œufs des pucerons éclosent et produisent des mères qui pondent aussitôt des petits vivants, et ainsi de suite pendant toute la belle saison. Il y a douze générations de pucerons par an, et si vous voulez en faire le calcul, vous verrez que d'un seul puceron sont issus déjà, à la sixième génération, c'est-à-dire en moins de trois mois, environ dix milliards de pucerons ; ce qui donne pour la douzième génération un nombre incalculable. Vous comprenez que de ce train-là, il n'y aurait bientôt plus de rosiers, ni même d'autres plantes sur la terre pour nourrir cette population effrayante ; et ce serait une calamité publique, si, fort heureusement, cette multiplication singulière n'était elle-même limitée par de nombreux régulateurs. Tenez, voyez-vous là, au beau milieu du troupeau, ce ver plat, d'un blanc grisâtre, piqué de points jaunes ; il saisit les pucerons un à un en les soulevant au moyen de ses pattes antérieures, les suce comme un fruit mûr, puis en rejette la peau vide et sèche. Ce ver est la larve d'un petit insecte fort commun, que vous pouvez voir sur cette feuille à côté. Voyez-vous cette petite bête toute ronde, convexe, ayant la forme et la grosseur d'un pois coupé par la moitié ; sa carapace polie et luisante est rouge, parsemée de points noirs.

— Et mais, c'est la bête à bon Dieu, dis-je, en reconnaissant l'insecte auquel les enfants donnent ce nom.



— Oui, et les naturalistes la nomment coccinelle. Cette petite bête a l'air fort innocent; mais elle en fait voir de dures à ces pauvres pucerons, qu'elle croque, avec autant d'avidité sous sa nouvelle forme, que lorsqu'elle était ver. — Voici, un peu plus bas, un autre ver de couleur brune à raies jaunes; c'est encore un mangeur de pucerons et des plus voraces: on l'a nommé le *lion des pucerons*, et il mérite bien son surnom, car il en dévore au moins deux ou trois par minute. Il rampe tranquillement au milieu de ces benêts de l'air le plus pacifique du monde, puis, les saisissant l'un après l'autre, il en fait une horrible boucherie. Ceux-ci n'ont pas l'air de s'en apercevoir; ils ne font pas un mouvement pour éviter le sort qui les menace et semblent ne pas comprendre qu'un instant plus tard ils seront eux-mêmes la proie de ce vampire; tout entiers à leurs jouissances gastronomiques, ils ne s'occupent qu'à pomper la sève du rosier. — Quant à ce ver brun à raies jaunes, ce lion des pucerons, comme on l'appelle, il va se gorger ainsi de proie, pendant une quinzaine de jours; puis, il se retire à l'écart pour s'enfermer dans une petite coque de soie blanche d'où il sortira bientôt sous la forme d'une belle mouche verte aux larges ailes de gaze. Mais tenez, la voici à point nommé sur cette feuille basse, et elle vient justement de pondre ses œufs. Voyez!

— Eh, c'est ma jolie mouche aux yeux d'or que je voulais vous montrer tout à l'heure; mais que sont ces espèces de petits champignons semblables à des perles blanches que se balancent au bout d'une tige déliée comme un cheveu d'enfant?

— Ce que vous prenez pour des champignons sont les œufs de votre mouche; il en sortira ces vers bruns à raies jaunes si redoutables aux pucerons, et cette larve, si vorace qu'elle n'épargne même pas ses semblables lorsqu'elle les rencontre sous sa dent, se transforme en une mouche tellement sobre et délicate qu'elle ne mange pas du tout. Le nom de ce charmant insecte est *Hémérobe* (1); comme les éphémères, elle ne vit que quelques heures qu'elle emploie à pondre ses œufs.

Quoi de plus merveilleux que ces transformations! continua le docteur; que sont auprès de ces jeux de la nature, les contes enfantés par l'imagination des poètes; que sont les métamorphoses d'Ovide et celles des divinités du paganisme, auprès de celles de l'hémérobe ou du papillon! L'homme dérobera souvent ses vices sous le masque, tandis que l'animal se montre à nu, et manifeste ainsi les vérités et les beautés de la nature. — Mais, revenons à nos pucerons; les coccinelles et les hémérobés ne sont pas les seuls êtres chargés de ramener à de justes proportions la multiplication exagérée des pucerons, d'autres encore en font leur pâture, et l'on dirait que le Créateur a parsemé les plantes de pucerons comme d'une manne destinée à nourrir d'autres insectes. Certaines punaises de bois se régalaient aussi de pucerons, et si vous étiez armé d'une loupe, vous pourriez voir sur un certain nombre d'entre eux, de petits pois rouges qui enfoncent leur bec pointu dans la peau du puceron, comme fait celui-ci dans la peau du rosier pour se nourrir de ses sucs.

(1) *Hémérobe*. Ce mot, tiré du grec, signifie qui vit un jour.

— Mais, docteur, n'oubliez-vous pas les fourmis parmi les amateurs de pucerons? J'en vois plusieurs qui grimpent le long du rosier et s'arrêtent auprès de ces pauvres bestioles avec de mauvaises intentions apparentes.

— Non, ne craignez rien; la fourmi ne dévore pas les pucerons; elle ne leur fait aucun mal; mais observez-les avec soin et vous allez jouir d'un curieux spectacle.

Je regardai donc le plus attentivement qu'il me fut possible, et je vis, en effet, une chose singulière: lorsqu'une fourmi avait rencontré le groupe de pucerons, je la voyais se promener au milieu d'eux ou plutôt sur eux, car ils étaient trop serrés pour donner place à un autre, quelque petit qu'il fût. Je la voyais ainsi aller et venir en faisant vibrer ses antennes; cherchant, fouillant, flairant comme un chien en quête; puis, lorsqu'elle avait fait son choix, elle saisissait le puceron en l'étreignant avec ses larges mâchoires et l'entraînait à l'écart. J'avais grand-peur que ce fût pour le dévorer plus à son aise; mais, à mon grand étonnement, je la voyais caresser doucement la bestiole de ses antennes, la flairer amicalement, et il me semblait presque qu'elle lui parlait à l'oreille comme pour lui demander quelque chose. Puis, de temps en temps, elle interrompait ce manège pour passer derrière le puceron dont elle pressait alors les petites cornes ventrales entre ses mandibules, mais avec précaution, et je la voyais en même temps remuer les palpes de sa bouche, comme un gourmet qui se passe la langue sur les lèvres pour préluder à un festin délicat.

J'observais avec le plus grand soin, curieux de voir à quoi aboutiraient toutes ces démarches singulières; enfin, je vis paraître au bout de l'une des cornes du puceron, une gouttelette limpide, dont la fourmi se saisit avidement et qu'elle huma d'un trait.

Cela fait, elle recommença de plus belle ses plus chaudes caresses et ses plus tendres sollicitations. — Je me retournai alors vers le docteur, qui, voyant que j'attendais de lui l'explication de ces faits singuliers, s'empressa de me les donner.

« Les pucerons, me dit-il, ont la propriété de distiller par les deux espèces de mamelles en forme de petites cornes qu'ils portent à l'extrémité de l'abdomen, une liqueur sucrée, qui provient sans aucun doute des sucs du rosier qu'ils pompent sans relâche. Ce sirop rosé qu'ils laissent tomber en gouttelettes limpides, est pour les fourmis le nectar des dieux. Les pucerons n'ont donc rien à craindre des fourmis, qui, d'ailleurs, ne sont pas carnivores, et qui, loin de leur nuire, les comblent de soins et de prévenances pour obtenir la liqueur sucrée dont elles sont si friandes. Les pucerons le comprennent bien; ils semblent se prêter à se complaire à ces caresses et ménager la fourmi, comme on ménage un protecteur. En réalité, lorsque les pucerons habitent près d'une fourmière, il s'établit entre eux et les habitants de celle-ci des rapports singuliers; les fourmis veillent sur eux, les défendent, et vont parfois jusqu'à les parquer comme un troupeau. Si donc les pucerons sont les moutons et les provisions de bouche d'une foule d'autres insectes, ils sont les vaches laitières des fourmis. Celles-ci, plus civilisées et partant plus entendues en économie domestique, ont intérêt à écarter de leur



bergerie ces loups affamés, et voilà sans doute pourquoi les pucerons prennent plaisir à leurs caresses. C'est par l'instinct de la conservation que leurs colonies se constituent tributaires des fourmis en leur fournissant leur sirop de roses.

— Voilà des faits vraiment merveilleux, dis-je au

docteur, et je voyagerai avec vous dans ce pays enchanté tant qu'il vous plaira de m'y servir de guide.

— Très-volontiers, me répondit le bon vieillard, et je vous ferai voir bien d'autres merveilles encore. »

J. PIZZETTA.

## BIBLIOGRAPHIE.

### DORALICE

Par M<sup>me</sup> la comtesse HAHN-HAHN (1)

—000—

Voilà un titre modeste et un nom d'auteur peu connu en France, et peut-être qu'en voyant le gros volume traduit d'une langue étrangère, grand nombre de nos lectrices passeront outre et ne consentiront pas à lui accorder un coup d'œil. Eh bien ! elles se priveraient d'un plaisir délicat de l'intelligence et du cœur, car, nous le déclarons avec sincérité, cet ouvrage est un des plus beaux et des plus remarquables que nous ayons lus depuis longtemps. La comtesse de Hahn-Hahn, est célèbre en Allemagne; durant la première période de sa vie, elle a écrit plusieurs romans qui ont fait une vive sensation et où l'on a remarqué une grande richesse d'imagination, un style coloré et cependant plein de naturel, et une puissance dramatique rare chez les femmes. Depuis elle a donné, dans la retraite qu'elle s'est choisie, l'exemple des plus nobles vertus, et de même qu'elle consacrait sa fortune aux œuvres saintes, elle consacrait sa plume à la sainte cause.

*De Babylone à Jérusalem, de Jérusalem, les Amants de la Croix* sont des livres chers au public lettré et religieux, et l'auteur vient d'ajouter à la liste de ses travaux est fait pour lui donner un plus vif éclat. C'est une conception pleine d'âme et d'originalité; la foi et la charité y règnent, mais elles n'ont rien oté aux qualités premières de l'auteur; la George Sand de l'Allemagne a conservé son originalité, la femme du monde, sa finesse, seulement la sphère de ses idées s'est élevée et agrandie, et un souffle jeune et ardent circule dans toutes les pages du livre : c'est celui de la divine charité.

La scène se passe en Allemagne, parmi les beaux paysages du Rhin que l'auteur connaît et qu'elle

décrit avec amour; Doralice, l'héroïne de l'ouvrage, est la femme répudiée d'un de ces magnats hongrois qui ont emprunté à l'Orient voisin la facilité de ses mœurs; rejetée, outragée, elle est revenue dans sa famille et elle y vit dans la piété et les bonnes œuvres; Doralice est catholique, et sa belle âme, éclairée des plus vives lumières de sa foi, jette autour d'elle un divin rayonnement. Elle est le centre de sa famille; un beau-frère et un ami, sont touchés tous les deux de cette vertu si pure; tous deux aiment Doralice, tous les deux livres, voudraient l'unir à leur sort; mais fidèle à l'époux qui l'a rejetée, elle ne veut pas accepter le bénéfice du divorce, et au premier signal de son mari, elle revient vers lui, elle l'environne de son dévouement et de sa tendresse. Les deux hommes dont elle est aimée ont compris son cœur; ils ont vu d'où lui venait sa force et son abnégation, et la loi sainte qui a inspiré Doralice devient aussi leur loi.

Ce roman se déroule de la manière la plus heureuse parmi des scènes domestiques, pleines de fraîcheur et de poésie; il est animé par des caractères divers, tracés avec fermeté; il révèle une splendide imagination, un vif sentiment des beautés de la nature, une grande connaissance du monde; il captive, il intéresse, et c'est (l'auteur, cachée dans sa solitude, ne verra pas cet éloge) une des plus nobles lectures que l'on puisse recommander.

### L'ACADÉMIE CHEZ BONNE-MAMAN

PAR M<sup>me</sup> DE STOLZ (1).

—000—

Ceux qui suivent avec attention les travaux de cette plume noble et modeste, qui signe madame de Stoltz, ont pu remarquer qu'elle réunit, entre autres mélanges de dons heureux, une raison haute,

(1) Chez Casterman, à Tournai; à Paris, chez Lethielleux, 66, rue Bonaparte. Un gros volume, prix 2 francs.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sévres, Paris. Prix : 2 fr.



solide, que les problèmes ardu de la philosophie n'effraient pas, à une ingénuité ravissante qui lui fait trouver, sans art, le langage propre à l'enfance, celui qui peut à la fois l'instruire et l'amuser. Avec un sage, l'aimable femme dissertera sur les secrets et les facultés de l'âme; à un enfant, elle dira des histoires, et tous deux s'étonneront en la voyant, tantôt si profonde et tantôt si gaie. Qu'en conclure? rien, si ce n'est que quel que soit le sujet traité par elle, son talent sait le rendre attrayant et gracieux.

L'Académie chez Bonne-Maman en est une preuve.

Il y a de tout dans ce livre, hors le mal, hors l'ennui. De beaux récits de l'Histoire sainte, de charmants contes, des jeux, des énigmes, des dialogues, et les enfants à qui on donnera ce joli volume y trouveront des lectures pour les heures sérieuses, d'excellentes ressources pour les récréations, que l'on a souvent de la peine à remplir. Nous, nous y trouvons un portrait de l'auteur : il est chrétien, il est grave, il est spirituel, et il eût paru sans signature, qu'on aurait deviné quelle main l'avait écrit.

M. B.

## UNE SAISON AU BORD DE LA MER

(Fin.)

**O**u'en pensez-vous, mesdames? a repris la liseuse en s'interrompant, ma tante s'est sûrement trompée et cette pauvre victime ne vit pas au milieu de nous.

— L'histoire est piquante, a dit une de ces dames, mais les détails manquent d'exactitude, l'héroïne n'étant pas ici.

— Madame Dugallier tient les fils de cette comédie, a remarqué une de mes voisines avec une certaine malice, mademoiselle Charlotte — qui la voit beaucoup — pourrait peut-être nous aider dans nos recherches? »

Tous les regards s'étaient tournés vers moi, je me sentais prête à perdre contenance.

« Moi... non, en vérité madame, ai-je balbutié. Et dans mon saisissement j'ai porté à ma bouche une cuillerée du chocolat fumant placé devant moi. Je me brûlai horriblement, mais j'intéressai tout le monde. Mon trouble n'avait été heureusement remarqué que par Laure; on m'abreuva d'eau froide et la rougeur brûlante de mes joues fut naturellement expliquée. Laure reprit avec empressement la conversation interrompue, et grâce à elle, les suppositions s'égarèrent au dehors. Mon supplice dura tout le temps du déjeuner. En quittant le réfectoire, je montai à ma chambre et m'y enfermai. Je me jetai d'abord à genoux pour remercier la Providence de sa protection, et puis je réfléchis froidement à cette précieuse révélation qui me sauvait. Tout maintenant m'était clairement expliqué. Le frère de mon père est banquier à Angers et il a une fille unique. Nous habitons aussi cette ville quand Adèle m'a connue; j'ai été prise pour ma cousine qui sera en effet fort riche, et j'aurais pu le deviner plus tôt si j'y avais sérieusement pensé. J'étais indignée contre moi-même. En flattant ma vanité madame Dugallier et Adèle m'avaient

rendue leur dupe. La vérité se serait fait connaître sans doute, mais ce n'eût été pour moi qu'une humiliation nouvelle. Je vais prier ma marraine de s'expliquer avec madame Dugallier et il ne sera plus question de cette ridicule affaire; je frémis quand je pense où cette funeste liaison pouvait me conduire. Je devenais sans m'en apercevoir aussi futile et aussi désœuvrée que ces dames, leur amour du luxe me gagnait. Mes pieuses habitudes, mes devoirs de religion et de société, tout souffrait à ce contact imprudent. Laure m'a fait une visite Je lui ai avoué ce qu'elle avait deviné. Elle a été aussi indulgente qu'affectueuse et je lui ai promis de passer désormais mes soirées avec elle. Cela me reposera. Cette charmante fille communique à tout ce qui l'approche quelque chose de la paix profonde dont elle jouit malgré ses souffrances continues. Elle a été plus malade ces jours-ci. Cela m'a été un prétexte de ne pas me rencontrer avec madame Dugallier et Adèle. Les soins que je lui ai donnés m'autorisent à ne plus la quitter et j'ai ainsi brisé sans secousse des liens que j'avais si imprudemment formés et qui m'étaient devenus odieux.

CHARLOTTE.

Comme le soir est beau au bord de la mer, ma chère Elisabeth! Après le souper nous retournons sur la grève. Laure elle-même nous y accompagne quand l'air est suffisamment tiède, et nous passons là de longues heures, heures charmantes, pleines de doux recueillement et de calme profond. A mesure que la nuit s'avance, la conversation s'alanguit même entre nous, jeunes filles. Une sorte de religieux silence se fait; les yeux sur la mer, chacun pense et admire. On n'entend que le léger bruit du flot qui vient mourir à nos pieds et le murmure du vent dans les voiles et les cordages détendus des bateaux pe-



cheurs. Ce soir j'ai laissé aller les promeneurs pour l'écrire. Mais ma fenêtre est ouverte et ma vue s'étend librement sur la grève et sur la mer. L'eau a pris une teinte étrange, on dirait une vaste nappe d'argent en fusion. L'étoile rouge du phare étincelle dans la nuit. La lune se lève enfin et illumine la grève et les rochers, qui élèvent çà et là leur tête noire de forme fantastique.

Sur les tas de sable amoncelés se roulent avec délices les enfants du bourg, les côtes apparaissent vaguement dans le lointain et sur le ciel d'un gris sombre se dessinent les mâts sveltes des bâtiments anglais. La promenade est agréable à cette heure, mais aujourd'hui la mer n'a pas ce doux parler de ses heures calmes, qui fait rêver et qui assoupit la pensée. Malgré les sours murmures et l'agitation croissante des vagues, malgré l'aspect menaçant du ciel, de toutes les habitations sortent des groupes de promeneurs. Des essais de belles dames apparaissent. Il est gracieux de les voir passer, balayant de leurs robes trainantes, de couleur claire, le sol blanc et mou de la grève.

Dans l'intérieur du couvent tout bruit a cessé, au dehors la nuit règne en souveraine.

Un bruit de voix et des pas pressés m'annoncent le retour des promeneurs; on craint l'orage qui vient. La lune s'est soudain cachée sous d'épais nuages que pousse le vent d'ouest. On n'aperçoit plus d'autre lumière que celle du phare qui projette sur l'eau comme une traînée de feu.

Le ciel s'est rapproché de la terre, il s'embrase sous les zigzags enflammés d'éclairs rapides, puis les ténèbres se font plus épaisses et le tonnerre prolonge ses solennels roulements que répercutent mille échos.

« Que racontes-tu à Elisabeth, me demande ma marraine qui vient d'entrer. »

Je lui ai lu ma lettre.

« C'est très-bien, dit-elle, mais en lui parlant en si beaux termes de l'orage, tu laisses la fenêtre ouverte sans l'apercevoir que la pluie inonde le plancher; vois, la tapisserie est toute gâtée! »

Elle a fermé la fenêtre sur ces paroles. Je cours embrasser Laure, qui est couchée mais qui ne dort pas; elle dort si peu. Bonne nuit, chère Babeth, j'espère rêver à toi.

CHARLOTTE.

Tu me grondes, ma chère Elisabeth, et tu t'a-larmes de mon mutisme. Hélas si tu savais! Ma Laure est morte! morte entends-tu. C'est à peine si j'ose croire moi-même à cette désolante réalité. Depuis trois jours, je la pleure et, tiens, même en l'écrivant, mes larmes recommencent à couler. .... Ma marraine est effrayée de l'impression que j'ai ressentie. Elle me trouve maigre, pâle, abattue et elle affecte de ne plus me parler de Laure. Et moi toute occupée de cette catastrophe, tout entière à mes regrets, j'y pense sans cesse et c'est avec une sorte de satisfaction douloureuse que je viens raviver mon chagrin en te racontant mille détails navrants. S'il me fallait te parler d'autre chose je ne t'écrirais pas.

La mort de Laure a été pour nous un coup deoudre. Depuis quelque temps, sa faiblesse augmentait

mais sans que personne s'en inquiétât; elle était gaie et ses souffrances ne paraissaient pas plus vives. Il y a quelques jours ma marraine m'avait emmenée faire visite aux connaissances qu'elle a dans les environs.

Dans plusieurs maisons, on me demanda des nouvelles de Laure d'une façon qui m'alarma. Ces dames avaient été surprises et affligées de son changement et j'ai su depuis qu'elles avaient annoncé à ma marraine sa fin comme très-prochaine.

Je repoussai de mon mieux la crainte vague que tous ces hochements de tête significatifs, ces soupirs, ces paroles de compassion faisaient germer en mon cœur, et je moissonnai dans les parterres quelques fleurs que je voulais lui rapporter. J'y joignis en chemin des fleurettes champêtres qu'elle aimait beaucoup et je formai un gracieux bouquet tout frais et tout embaumé. J'étais si pressée de le lui offrir qu'en arrivant au couvent je n'ai même pas pris le temps d'ôter mon chapeau et je suis montée tout de suite à son appartement. J'ouvre la porte. Juge de mon saisissement, une foule agenouillée remplissait la chambre, un autel s'élevait auprès du lit de Laure, des cierges brûlaient autour; le chapelain en surplis et en étole lui administrait les derniers sacrements. Sa mère pleurait à genoux au pied du lit, et elle, oh! elle n'avait plus l'air d'appartenir au monde. Pâle, les yeux fermés, les mains jointes, elle avait déjà la terrible immobilité de la mort. Quand l'aumônier est sorti, elle a fait un mouvement, madame de Larancy, qui avait respecté le dernier entretien qu'elle devait avoir avec Dieu caché sous le voile eucharistique, s'est relevée et l'a embrassée en sanglotant. Laure la regardait et son regard si doux avait une suavité d'expression que je ne lui avais jamais vue. Le silence était si profond que quand sa voix mourante s'est élevée j'ai pu entendre la question qu'elle adressait.

« Maman, est-elle revenue? a-t-elle demandé.

— Qui? mon enfant.

— Charlotte. »

Alors je me suis approchée et j'ai pressé sur mes lèvres la main qu'elle essayait de tendre vers moi.

« Ces fleurs! c'était pour moi, a-t-elle ajouté en regardant mon pauvre bouquet que je tenais renversé. »

J'ai voulu répondre, les larmes ont étouffé ma voix.

« Vous aussi vous me pleurez, Charlotte, a-t-elle repris, je ne pensais pas qu'ici d'autres que ma mère m'eussent ainsi regrettée. »

Un long sanglot parti de tous les coins de l'appartement s'éleva comme pour protester contre ces paroles. Ses amies de la saison, les religieuses, les connaissances de madame de Larancy, tout le monde pleurait. Une heure passa sans que son état parût changer. Elle murmurait à l'oreille de sa mère d'angéliques consolations que la pauvre femme écoutait le cœur brisé. L'agonie de Laure, car elle était agonisante, était douce. Sa respiration allait s'affaiblissant; parfois, on eût dit qu'elle ne respirait plus, mais ni tressaillement douloureux, ni crises, ni souffrances. Elle s'éteignait dans son calme, dans sa sérénité. Il y avait des moments où elle n'avait plus la force de remuer les lèvres, mais ses yeux attachés sur le crucifix, que lui présentait une religieuse, priaient. Quand la cloche



de la chapelle sonna l'Angélus son regard chercha sa mère.

« Le son de l'Angélus que j'ai tant, a-t-elle murmuré, chère maman, encore une fois, dis-le. »

Madame de Larancy a balbutié des paroles incompréhensibles; Laure répondait d'une voix basse et saccadée, mais distincte. Au troisième répons elle s'est interrompue elle-même. Ses deux bras se sont à demi tendus vers sa mère et puis sont retombés sur les couvertures. Madame de Larancy a cru qu'elle avait besoin de quelque chose et s'est courbée sur elle.

« Que veux-tu ma fille, a-t-elle demandé.

— Je veux t'embrasser maman. »

Madame de Larancy a collé ses lèvres sur son front.

« Adieu, adieu, ma mère, adieu, a-t-elle dit avec effort, Dieu m'appelle, je vais l'attendre au ciel. »

Et elle a penché la tête sur son épaule gauche avec un léger soupir; le dernier!

Le désespoir de madame de Larancy a fait taire toutes les douleurs éveillées près d'elle. Chacune de nous, retenant ses sanglots et ses larmes, a voulu essayer des consolations. Oh! Élisabeth, que Dieu t'épargne de voir une mère, près du cadavre de son unique enfant! Toutes nos instances n'ont pu l'éloigner de cette couche funèbre. Elle était là quand j'ai fait à Laure sa dernière toilette. De mes mains tremblantes j'ai lissé pour le cercueil ces magnifiques cheveux blonds qui encadraient si harmonieusement son charmant visage, dont la maladie et la mort avaient respecté la touchante beauté. Mes fleurs de la veille se trouvaient sur son lit. Je les ai déposées à demi fanées sur ses pieds enveloppés du linceul. Elle a emporté dans la tombe ce dernier souvenir de mon amitié. Le lendemain j'ai suivi son convoi et maintenant je demeure anéantie. Laure est toujours devant mes yeux, le front ceint d'une couronne de roses blanches, endormie de son éternel sommeil, telle enfin que je l'ai contemplée pendant toute une nuit à la lueur des cierges allumés autour d'elle.

Lucile Dugallier vient souvent me voir et nous pleurons ensemble. Son cœur est excellent et j'ai pu voir la différence qui existe entre elle et Adèle. Cette dernière, le soir de l'enterrement, dansait dans une maison de campagne voisine. Elle a eu le triste courage de venir me proposer de l'y accompagner — pour me distraire. Que lui ai-je répondu? je ne sais. J'étais si émue, si indignée que j'ai laissé mon cœur parler sans contrainte. C'en est fait, nous serons désormais étrangères l'une à l'autre. Sa conduite a soulevé un blâme universel, et personne ne comprend qu'elle n'ait pas eu la pensée de renoncer à cette fête. Toutes celles d'entre nous qui étaient invitées ont refusé d'y assister.

CHARLOTTE.

Ta bonne et affectueuse lettre m'a fait du bien, chère Elisabeth, mais rien ne peut vaincre ma profonde tristesse. Je n'avais jamais vu mourir, je n'avais jamais approché d'aussi près ces terribles réalités qui m'inspiraient un vague effroi, mais auxquelles je me gardais bien de penser. En une nuit, j'ai vieilli moralement de dix ans. Ce n'est pas en vain qu'on regarde ainsi en face le néant de la vie; je me sens désillusionnée, désenchantée. Rien, en apparence du

moins, n'est changé autour de moi; la nature est plus que jamais vivante et splendide, ceux qui m'entourent sont comme autrefois aimables et gais et je sens en mon cœur un vide inconnu et immense, une tristesse sans nom qui m'accable. J'ai complètement renoncé aux bains de mer. Cette grève animée et bruyante me fait mal à voir. La saison touche à sa fin et la gaieté des baigneuses semble redoubler. L'une d'elles, la meilleure et la plus charmante, est couchée dans son froid tombeau; elle a disparu sans laisser de traces, et son nom n'est déjà plus prononcé que par les religieuses dans leurs prières. Il en serait ainsi pour moi. Combien le monde est oublieux et ingrat! Je comprends maintenant qu'il peut être doux de le quitter, de vivre loin de lui pour Dieu seul, uniquement occupée à employer le temps à préparer l'éternité vers laquelle nous faisons chaque jour un pas. Une partie de mes soirées se passe au cimetière. Madame de Larancy m'a demandé de visiter quelquefois la tombe de Laure en attendant que, ses affaires terminées, elle revienne à Saint-Jean pour ne le plus quitter. La pauvre femme est maintenant aussi calme, aussi résignée qu'elle peut l'être, sa foi la soutient. J'ai fait planter un cyprès près du terre gazonné qui recouvre les restes de Laure; il grandira au pied du mausolée qu'a commandé ma marraine. Je prends un soin pieux de cette chère tombe, tout en mûrissant dans mon esprit une bien grave pensée, un bien sérieux projet dont je te ferai part, ma chère Élisabeth, quand il en sera temps.

CHARLOTTE.

Ma résolution est irrévocablement prise, ma chère amie, je suivrai l'impulsion qui m'attire vers la vie religieuse. Peut-être vas-tu penser que cette vocation n'est pas sérieuse et à ce nom substituer celui de caprice irréfléchi. Tu te tromperais étrangement, chère Babeth, j'ai bien réfléchi avant de prendre cette résolution suprême. Ma marraine est avertie, c'est par son intermédiaire que j'espère obtenir le consentement de mon père. Elle a paru très-affligée au premier moment; elle m'a fait toutes les observations possibles, et ce n'est que quand elle m'a vue demeurer inébranlable qu'elle a consenti à m'accompagner chez la supérieure. Elle espérait secrètement que là aussi j'aurais trouvé des obstacles. Nous nous sommes donc rendues près d'elle. La supérieure de Saint-Jean est une femme très-heureusement douée, qui joint à la plus solide piété une grande connaissance du cœur humain, un esprit remarquable et des manières parfaitement distinguées. Elle a choisi, par humilité, cet humble couvent habité par d'humbles filles sans éducation. Malgré sa dignité, elle se fait la plus petite et elle m'a souvent dit que dans ces sœurs si vulgaires, selon le monde, elle avait trouvé des vertus qui les rendaient bien précieuses aux yeux de Dieu, et des qualités naturelles que n'avait pas gâté le commerce avec le monde. Elle m'a écoutée sans surprise, elle a écouté ma marraine sans émotion.

« D'abord ma chère enfant, m'a-t-elle dit, vous êtes trop jeune pour disposer de vous-même. Je n'entre pas aujourd'hui dans toutes les considérations par lesquelles madame croit devoir s'opposer à votre projet et qui pourraient bien vous tracer la ligne du devoir à suivre. Il y a des vocations réelles, impé-



rieuses et il est juste que les âmes vraiment appelées par Dieu à se dévouer à son service, ne voient pas leur volonté entravée. Vous êtes nécessaire à votre père, ne le tourmentez pas par des demandes prématurées. Quand l'heure sera venue, vous examinerez devant Dieu et devant votre conscience cette résolution que vous qualifiez d'irrévocable, un mot solennel mon enfant, et la Providence aplanira les voies.

Elle m'a congédiée après ces paroles, mais elle a retenu ma marraine. Que lui a-t-elle dit ? je l'ignore mais elle lui aura fait entendre raison sans doute, car quand je l'ai revue, elle paraissait résignée. Personne ici ne se doute de la vérité. La supérieure a exigé que je ne changeasse en rien mes habitudes, et ma marraine m'a suppliée de ne pas livrer encore le secret de ma vocation. Je te le confie à toi, ma chère Elisabeth, ah ! qu'il me tarde de rompre publiquement et d'une manière éclatante avec le monde.

CHARLOTTE.

Je t'écris de Saint-Jean pour la dernière fois, ma chère Elisabeth. Je vais dire adieu à la mer, à notre belle grève, à nos rochers, à nos connaissances, à la tombe sur laquelle fleurissent les plantes semées par ma main, à ces pieuses femmes qui me regrettent sans oser me le dire, à tout ce que mes yeux ont vu et admiré, à tout ce que mon cœur a aimé. Mais hélas ! chère Babeth, ce n'est plus la future novice de Saint-Jean qui te parle. Cette fois encore les plus sages et les plus expérimentées ont eu raison, et sans elles j'aurais fait une de ces démarches imprudentes qui mettent tant de jeunes filles dans une fausse position. Il est permis de se tromper sur sa vocation, mais à mon âge c'est volontairement qu'on se trompe. J'étais de très-bonne foi en t'apprenant ma résolution. La mort de Laure m'avait profondément impressionnée ; de là mon dégoût de la vie, mon désir de retraite. Madame la supérieure, elle me l'a avoué depuis, n'a jamais cru un instant à la durée de mes sentiments, et elle avait complètement tranquillisé ma marraine.

« Croyez-en mon expérience, lui disait-elle, n'allez pas par un semblant de résistance aviver par la contradiction le désir de Charlotte. Elle est encore accablée sous le poids de son chagrin, et elle a pris sa tristesse pour un désenchantement durable, son redoublement de piété pour une sérieuse volonté de se consacrer à Dieu. C'est un enfant ; et le temps, en calmant la vivacité de sa douleur, détruira, n'en doutez pas, ce que votre résistance viendrait maladroïtement fortifier. »

Elle avait raison. Quinze jours de réflexion n'ont pas affaibli mes regrets, mais j'ai envisagé plus froidement le parti que j'étais sur le point de prendre et l'hésitation est venue. Je ne renonçais pas encore à mon projet, mais les observations de ma marraine

me revenaient sans cesse à l'esprit et ébranlaient ma fermeté.

L'arrivée de mon père est venue changer la face des choses. A sa vue je n'ai pas eu le courage de prononcer ce triste mot : séparation. Il est seul, ce pauvre père, et si je déserte son foyer domestique, il sera désert. En disant qu'il est seul, je me trompe. Il était accompagné de l'enfant de ma sœur, une mignonne fillette de quatre ans que mon beau-frère, officier dans l'armée d'Afrique et nouvellement remarié, confia à notre affection. Après m'avoir embrassée mon père a pris le petit ange dans ses bras et lui a noué les deux mains autour de mon cou.

« Elle n'a plus de mère, m'a-t-il dit, tu lui en serviras, n'est-ce pas, ma Charlotte. »

L'enfant fixait sur moi ses beaux yeux bruns. Je lui ai souri. Alors elle a posé ses lèvres roses sur mon front en disant de sa voix douce et fraîche ces mots qu'on lui avait appris sans doute : Petite maman Charlotte.

Ma marraine qui, je le crois fermement, était pour quelque chose dans l'arrangement de cette scène et dans l'arrivée inattendue de mon père, me regardait avec une inquiétude mal déguisée.

J'ai embrassé l'innocente enfant avec effusion. « Oui, chérie, ai-je répondu avec émotion, je serai ta petite mère. »

Quand je suis allée prendre congé de la supérieure je lui ai annoncé l'engagement que je venais de prendre. Elle a souri doucement.

« C'est bien mon enfant, m'a-t-elle dit ; ce que vous avez fait, vous deviez le faire. Soyez fille dévouée, élevez cette enfant et servez-lui de mère, puisque Dieu l'a rendue orpheline, et vous serez, croyez-le bien, agréable à Celui qui tient compte du devoir courageusement accompli. »

Elle m'a donné quelques bons conseils dont je ferai mon profit, et je l'ai quittée pour alder ma marraine absorbée dans les soins du départ.

On n'entend de toutes parts que des adieux. Madame Dugallier et Adèle m'évitent, et Lucile a eu toutes les peines du monde à obtenir la permission de venir revoir une dernière fois avec moi la tombe de Laure. C'est là, après notre prière dite, que nous nous sommes séparées. Je regrette cette bonne et simple fille. Son affectation n'est que superficielle ; avec une autre mère, elle eût été tout autre. Nos relations dans ces derniers temps lui ont rendu le naturel qui lui manquait absolument. Je lui ai promis de grand cœur de lui donner de mes nouvelles.

Je n'écris plus ce triste mot : adieu, c'est à bientôt que je puis dire. Cette lettre n'avait, d'abord, d'autre but que de t'instruire du jour de mon arrivée. Je veux t'embrasser au sortir du wagon. Mardi à sept heures, ma chère Elisabeth je te dirai combien je t'aime.

Ton affectionnée,

CHARLOTTE.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



# LA FERME AUX IFS

( Suite. )

## VI. — RÈCIT.



Deux jours après, le petit cercueil de Blanche, paré d'une couronne de roses de Noël, mêlée au noir feuillage des ifs, s'achemina, au sortir de l'église, vers le cimetière, vers le dortoir, comme l'appelaient, en leur beau langage, les premiers chrétiens. Le père le suivait en pleurant, mais l'église, mère aussi, mère éclairée d'en haut, chantait des hymnes de fête en l'honneur de cette jeune âme qui triomphait sans avoir combattu, et qui, semblable aux saints Innocents dont on célébrait en ce jour la mémoire, jouait avec les palmes qu'elle avait cueillies sans le savoir. Les amis, les voisins, les ouvriers, les laboureurs, les filles de ferme, suivaient la petite dépouille qui s'en allait si légère ; on n'entendait pas le bruit de leurs pas sur la neige ; seule, la voix du prêtre résonnait dans le morne silence de la campagne : le mode de ce chant était mélancolique comme ce qui vient d'en bas, mais les paroles, tirées du livre inspiré, étaient joyeuses comme un appel céleste. La dernière cérémonie même, si cruelle, si déchirante aux yeux des incrédules, revêt pour le chrétien, un caractère particulier d'espérance : le corps est déposé en terre comme le grain précieux du blé, comme le germe de la fleur, et il sortira de cette argile, au grand jour de l'éternelle aurore, riche du fruit de ses bonnes œuvres, radieux et beau comme le lis pur, comme la rose odorante... La poussière retourne à la poussière, mais l'âme retourne à Dieu qui l'a donnée!... La douleur de Philippe n'était pas accessible à ces consolations sublimes : peut-être que s'il n'eût pleuré que cette frêle enfant, fleur à peine éclose et tranchée aussitôt par la faucille du moissonneur, il eût trouvé, dans la pensée du bonheur qu'elle venait d'atteindre et des maux auxquels son âme échappait, un adoucissement à ses larmes, mais en la pleurant il pleurait Adrienne, il pleurait l'enfant morte et la mère expirante, les deux parts de bonheur qui lui étaient échues en partage.

Quand la terre eut retenti sur le petit cercueil ; quand, sur la tombe rapidement comblée, le fossoyeur eut planté une petite croix que les laboureurs avaient apportée et que les femmes entourèrent de couronnes, Philippe, qu'accompagnaient ses amis, revint à la Ferme d'un pas inégal, que l'inquiétude hâtait, qu'une crainte soudaine suspendait, et à la porte, il demanda d'une voix tremblante :

« Comment va madame ? »

— C'est toujours la même chose, répondit la servante. »

Il respira, tant il avait craint que cette absence d'une heure ne fût une absence éternelle.

Madame Chevalier était à son poste dans la chambre de sa belle-sœur. Vigilante et infatigable, elle reposait à peine quelques heures durant le jour ; tout son temps comme toutes ses pensées appartenaient à la malade. Depuis le jour de la mort de Blanche, le mal n'avait pas reculé et n'avait pas progressé : elle était là, immobile, terrassée, sans connaissance, corps souffrant dont l'âme semblait absente et qui laissait à ceux qui l'entouraient ce doute terrible que l'intelligence, l'étincelle céleste, revint jamais habiter sa frêle prison. Le médecin demeurait étonné et attentif devant ce temps d'arrêt de la maladie ; il se bornait à observer, et madame Chevalier veillait, priait et ne cessait d'espérer. A toutes les époques de sa vie, elle avait jeté son ancre dans le ciel.

Pendant ces longues heures des jours et des nuits passées auprès d'Adrienne, elle écrivait à madame d'Auvray et à Elisabeth qui n'avaient de nouvelles que par elle seule. Philippe n'était pas en état de tenir une plume.

MADAME CHEVALIER A MADAME D'AUVRAY

La Ferme-aux-Ifs, janvier, 18..

Que je voudrais, madame, pouvoir apporter enfin quelque soulagement à vos inquiétudes, en vous annonçant que le mieux toujours attendu et si ardemment désiré, s'est enfin manifesté ! Mais le bulletin d'aujourd'hui ressemblera à celui d'hier : même prostration, même état de fièvre, de somnolence, même abattement des facultés intellectuelles : notre chère malade ne sort de son sommeil que pour dire quelques mots confus, sans suite et qui nous affectent bien péniblement. Nous touchons au dix-septième jour, époque de crise et quelquefois d'heureux retour... Le souverain médecin nous délaissera-t-il, lui, en qui nous avons mis toute notre confiance ? non, à cause de lui, je ne cesserai pas d'espérer !

Mon pauvre frère est extrêmement affligé et cruellement abattu : ces natures vives et fortes ne résistent pas à la douleur. Et il était si pleinement heureux ! Il pleure sa petite fille, mais moi, j'appelle toujours cet ange innocent au secours de ses parents.

Adieu, madame, à demain. J'espère que la maladie de monsieur votre fils marche vers une heureuse convalescence. Tous mes vœux sont avec vous.

B. CHEVALIER.



MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, 12 janvier 18..

Non, ma très-chère enfant, je ne saurais accéder à ta prière, et consentir à ce que tu viennes, ici, partager les soins que je donne à ma pauvre sœur. Le danger n'existe pas pour moi; j'ai passé par une fièvre typhoïde, je suis accoutumée à soigner des malades, aguerrie, par conséquent, contre le mauvais air, mais s'il me fallait, très-chère fille, te voir affronter ce péril, très-réel à ton âge, je ne vivrais plus, je ne pourrais pas résister, et l'inquiétude m'abattrait plus vite que ne pourrait le faire l'atmosphère empestée d'une salle d'hôpital. Reste où tu es, mon enfant; c'est une douceur pour moi de penser que tu manges, que tu dors, que tu te promènes, qu'aucun danger ne te menace : c'est la vie des mères que la santé des enfants. Et ne sois pas inquiète de moi; je me soigne très-bien, et j'use, je te l'assure, de tous les préservatifs que la prudence peut conseiller.

Ta tante est toujours bien menacée; cependant, aujourd'hui, seizième jour, il m'a paru remarquer un peu de rémission, et son regard m'a semblé plus posé, plus vivant. Prie bien pour elle, et pour ton pauvre oncle.

Ta mère qui t'aime,  
B. CHEVALIER.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, janvier 18..

J'ai tardé à t'écrire, ma chère Élisabeth, afin de te donner des nouvelles plus positives. Le dix-septième jour s'est passé dans un calme relatif, et on n'a vu se manifester aucun de ces accidents qui, les jours précédents, nous avaient tant alarmés. Aucun délire, mais aussi, nulle marque de connaissance précise, et je me demandais quelquefois avec douleur, ce que serait, pour Philippe, la vie de sa femme, si la raison, si l'intelligence ne renaissaient pas en elle en même temps que la santé. Il n'y a que les mères qui puissent aimer l'enfant fou et disgracié! Cette idée me revenait toujours, et toujours aussi, je priais le bon Dieu de nous préserver d'une si grande tristesse. Le dix-huitième jour, au matin, j'étais près du lit, et je remarquais comme un heureux augure, que le temps, si rigoureux depuis trois semaines, venait de changer; une pluie douce était tombée dans la nuit, le soleil se levait dans un ciel bleu, et la neige des chemins fondait à vue d'œil; le bruit du moulin, qui ne nous arrive qu'avec le vent du sud, résonnait dans la tranquillité de la campagne. La nature moins sombre me donnait de meilleurs pressentiments, et en regardant Adrienne, endormie, la tête enfoncée dans ses oreillers, je lui trouvais un sommeil plus naturel, et même, le teint moins cadavéreux... pourtant, que de ravages sur cette figure que nous avons vue si charmante! Un soupir précéda son réveil, et elle me regarda. La vie et la raison étaient revenues, je le vis dans ce regard hésitant encore, mais lucide!

« Ma chère Adrienne, lui dis-je, vous sentez-vous mieux? »

— Oui, ma sœur, répondit-elle, mais où est Philippe? je voudrais bien le voir. »

Il accourut de la chambre voisine, cette voix si faible était arrivée jusqu'à lui : il est vrai qu'il écoute toujours!

Elle parut contente à sa vue, et lui tendit la main. Mon pauvre frère pleurait de joie, il la retrouvait : elle le regardait avec amitié, et elle paraissait désirer parler, mais sa faiblesse extrême l'empêchait. Après un long silence, elle dit en nous regardant tous les deux :

« J'ai donc été bien malade?... je me souviens maintenant... oui, je me souviens de tout... et Blanche est morte! ou bien, l'ai-je rêvé? j'ai eu tant d'affreux cauchemars!... »

Son regard nous interrogeait avec une poignante inquiétude; peut-être aurais-je eu la faiblesse dangereuse de lui cacher la vérité, mais les sanglots de Philippe, qui ne put se contenir, lui firent voir que ce rêve, cet avertissement intime, ne l'avaient pas trompée. Elle parut triste, mais non surprise; peut-être sa faiblesse était-elle si grande, sa concentration en elle-même si profonde, qu'elle ne pouvait pas ressentir la douleur avec l'énergie qu'elle y eût apportée jadis.

« Je ne la verrai plus! dit-elle tout bas, nous ne la verrons plus, Philippe... »

Il lui baisa les mains et lui dit avec une douceur pénétrante :

« Ma chère Adrienne, tu me restes, Dieu te laisse avec moi, je ne veux pas penser à autre chose.... Calme-toi, laisse-toi soigner et chérir, ma bien-aimée, vis pour moi.... »

Elle ne pouvait répondre, ses yeux alanguis se fermaient, mais elle nous dit d'un ton affectueux :

« Restez tous deux près de moi... »

Nous avons obéi; depuis, elle a dormi, elle s'est réveillée, et à plusieurs reprises, elle nous a parlé avec une pleine et entière connaissance. Nous éloignons, et elle éloigne aussi le souvenir de Blanche; nous ne lui parlons que du jour présent, de sa convalescence prochaine, de tout ce qu'on fera pour elle quand les beaux jours seront revenus, les beaux jours du printemps, les beaux jours de la santé et nous fuyons ce qui pourrait agiter la tremblante flamme de la vie qui se ranime en elle...

Je vois, dans cette résurrection progressive, un miracle de la bonté divine, obtenu par la Sainte Vierge et par l'enfant qui est allée au ciel. J'ai, tu le sais, chère Élisabeth, une extrême confiance dans les prières des petits enfants, et près de vos berceaux, j'invoquais toujours votre petit frère, que Dieu m'avait repris si vite, et que je voyais, dans les chœurs célestes, priant pour nous, Sainte Françoise Romaine regardait, comme son protecteur spécial, son fils mort à l'âge de cinq ans : n'est-ce pas la dévotion de toutes les mères chrétiennes? elle nous est si douce et si facile!

Mais je m'oublie, il faut te quitter. Adieu ma très-chère enfant.

Ta mère dévouée,  
B. CHEVALIER.

MADAME CHEVALIER A MADAME D'AUVRAY

La Ferme-aux-Ifs, février 18..

Oui, très-chère madame, la convalescence vient à pas lents, mais elle vient : aujourd'hui, Adrienne



a pu se lever pendant une heure, elle a mangé un potage; demain, elle se lèvera à deux reprises et elle mangera un œuf à la coque; les progrès sont lents, mais sûrs. Ses nuits sont très-bonnes, l'esprit a repris toute sa clarté, le médecin est content, et nous sommes heureux. Dieu a été bon pour nous!

Je vous supplie de ne pas attacher trop d'importance au peu que j'ai pu faire : mon cœur m'y portait, à cause de mon frère, de vous, madame, et d'Adrienne. A toujours,

Votre dévouée,  
B. CHEVALIER.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, mars 18...

Aujourd'hui, ma très-chère fille, c'était jour de fête à la Ferme : Adrienne est descendue pour la première fois, après six semaines de convalescence et trois mois de maladie; elle a diné avec nous, dans la grande salle, et elle a pu rester levée pendant plusieurs heures sans fatigue. Sa faiblesse est grande encore; et ses traits portent la trace des cruelles épreuves par lesquelles elle vient de passer : on n'aurait pu reconnaître en elle la jolie mariée, la femme brillante et vive d'autrefois, quand elle nous est apparue, à midi, appuyée sur le bras de Philippe, enveloppée dans un long peignoir, cachant sous un bonnet sa tête dépouillée de ses beaux cheveux noirs, et si pâle, si languissante qu'on se demande si le sang remontera jamais à ces joues et la vie dans ces yeux. Elle paraissait contente d'être parmi nous : sa maladie lui a donné plus de douceur. Ta bonne-maman a pleuré en la voyant, par un mouvement instinctif d'amitié et de compassion, car, hélas! ma pauvre chère mère ne se souvient plus du jour d'hier : la maladie d'Adrienne, la mort de Blanche n'ont pas laissé traces dans sa mémoire.

Il planait cependant, sur notre petite fête, un sentiment de mélancolie, c'était le souvenir de Blanche qui le causait, voile de crêpe étendu sur la joie. Après le dîner, on plaça Adrienne dans une bergère, au coin de la cheminée, et pendant que je causais avec Philippe, il semblait qu'elle se sentit revivre en silence. Tout à coup, les yeux fixés vers la fenêtre qui ouvre sur la cour, elle dit :

« Qu'est-ce donc que tout ce monde ? »

C'étaient, ma chère enfant, les pauvres femmes que mon frère secourt chaque jour, à la même heure : le pain qu'il a voué à Dieu pour le salut de sa femme s'est multiplié, et tous les jours, il fait une large aumône en nature à tous les pauvres du village. Adrienne regardait avec étonnement ces bonnes gens, vieillards tout brunis par le travail des champs, vieilles femmes usées par les labeurs domestiques, mères de familles qui n'ont pas de pain à rompre à leurs enfants, et qui tous attendaient, d'un air confiant, le don accoutumé :

« Qu'est-ce que ces gens-là? dit-elle encore. »

Philippe rougit; je pris la parole, et je dis à Adrienne :

« Le jour où nous avons craint le plus pour vous, mon frère a promis un pain tous les jours à un pauvre, et votre guérison le rend si heureux, qu'au lieu

d'un pain, il en donne vingt, qu'au lieu d'un pauvre, il soulage tous les jours tous les pauvres du village.

— Mon bon Philippe! dit-elle en lui tendant la main, et sans pouvoir retenir ses larmes.

— Que n'aurais-je pas fait pour te conserver, chère femme! s'écria-t-il. J'ai promis un pèlerinage à Bon-Secours.

— Nous irons tous, dit-elle, n'est-ce pas ma sœur? Donnez le pain, Philippe, que je le voie.

Ce fut là, ma chère Elisabeth, le plus doux moment de la journée. Tu le comprendras : ce fut celui où tous les cœurs s'entendirent. Je suis heureuse du bonheur de mon frère, et si mes deux enfants étaient près de moi, je bénirais mon sort. Adieu, mon enfant, écris-moi toujours avec la même régularité, tu sais combien j'aime à vivre de ta vie.

Ta mère qui t'embrasse,  
B. CHEVALIER.

MADAME D'AUVRAY A ADRIENNE

Paris, mars 18...

Je sors, ma chère fille, de la messe à Notre-Dame-des-Victoires, messe d'actions de grâce pour la guérison de mes deux enfants. Oh! mon cœur débordait de reconnaissance envers le Seigneur et envers sa divine Mère, qui m'ont écoutée, alors que je venais pleurer devant eux et leur confier mes inquiétudes! tu échappes, Adrienne, à une maladie mortelle, et ton frère, si gravement menacé, renaît chaque jour sous l'influence du printemps; je vais le mener, d'après l'ordre formel du médecin, à Pau, où il passera les jours d'avril et de mai, si changeants parfois à Paris. Je ne te verrai donc pas, chère Adrienne, avant plusieurs mois, et c'est un grand sacrifice, mais je te laisse en des mains tendres et sûres, ton mari et cette incomparable madame Chevalier. Quel dévouement! quelle bonté! je lui ai voué du fond du cœur une reconnaissance qui n'a d'égale que mon amour pour toi, ma fille, et je ne doute pas que tu n'éprouves pour ta sœur les sentiments que tant de services doivent inspirer. Tu ne l'as pas toujours appréciée, Adrienne, mais sous quels nobles traits elle vient de se révéler! et combien je bénis la divine bonté qui t'a donnée une telle amie! j'aurais, je crois, succombé à l'inquiétude si je ne l'avais vue auprès de toi.

Ta petite lettre m'a rendue bien heureuse; écris-moi, sans te fatiguer toutefois. Nous t'embrassons tous, chère enfant reconquise, et nous embrassons ton bon mari.

Ta mère,  
N. D'AUVRAY.

ADRIENNE A MADAME D'AUVRAY

La Ferme-aux-Ifs, août 18...

Chère et bonne mère,

Le temps est doux, le parfum des violettes monte jusqu'à moi par la fenêtre ouverte, tout est beau, tout est riant, et je vous écris, en reprenant possession de moi-même, en jouissant de me sentir revivre, et de pouvoir dire encore que je vous aime. Je pense à vous, chère maman, à mon père, à Régine, à mes



frères, à mon bon Philippe, avec une joie indicible, et pourtant, pourtant, il me manque quelque chose... une voix se tait dans ce concert. Ma pauvre Blanche! je n'en parle jamais, je crains d'attrister mon mari qui a tant souffert et qui est si bon pour moi, mais vous le savez, le souvenir d'un enfant ne s'efface pas... je la vois toujours devant moi, je voudrais ouvrir les bras pour l'étreindre, et c'est alors que je m'aperçois que ce n'est qu'une image, une ombre.... et que je ne la reverrai jamais plus sur la terre. Je l'aimais tant!

J'ai interrompu ma lettre, j'ai repris la vôtre pour me consoler et me fortifier un peu. Je suis heureuse que la convalescence de mon frère ne laisse plus peser sur vous d'inquiétudes; le voyage à Pau vous distraira agréablement, et peut-être au retour, viendrez-vous me voir? Je me porte bien, très-bien, chère maman, mais je suis encore faible et il faudra que vous veniez à moi. J'aurais tant de choses à vous dire et à vous demander! Vous ne me parlez ni de Didier ni de Clotilde: que se passe-t-il? Didier a très-souvent écrit à mon mari pour avoir de mes nouvelles; mais il ne parlait jamais de lui-même ni de sa femme, et je commence à craindre que mon pauvre frère ne soit pas heureux. Pourtant, j'avais cru bien faire.

Vous avez raison, chère maman, de louer madame Chevalier; je sais tout ce que je lui dois, et ce matin encore j'ai eu une preuve de sa bonté attentive. J'éprouvais un grand désir d'aller seule au cimetière, et de visiter la tombe de ma petite fille: ma femme de chambre m'a accompagnée, et m'a conduite devant un tertre, tout couvert de fleurs d'un blanc de neige: on aurait dit une vaste corbeille de muguets, de jolies et de narcisses d'où s'élevait une croix. J'étais bien triste, et pourtant, je fus doucement attendrie à la vue de ces fleurs qui étaient comme l'emblème de la grâce et de la pureté de mon ange.

C'est madame Chevalier qui prend soin de la tombe, me dit tout bas la femme de chambre, c'est elle qui a fait apporter et planter ces jolies fleurs.

Je vous assure, chère mère, que je lui en ai été bien reconnaissante, autant que des bons soins qu'elle m'a donnés. Elle aimait Blanche.

Il faut que je finisse; ces souvenirs m'oppressent, et on m'ordonne d'être gaie et de me soigner. C'est bien difficile, et cependant, je veux vivre pour ceux que j'aime: je vivrai. Adieu, bonne mère; je vous écrirai bientôt.

Votre fille respectueuse,  
ADRIENNE.

P. S. Je désirerais offrir un présent à madame Chevalier, et j'ai pensé à lui donner un beau livre, *les Heures d'Anne de Bretagne*, par exemple? Seriez-vous assez bonne, chère maman, pour les commander en mon nom au libraire?

ÉLISABETH A. MADAME CHEVALIER

Nancy, août 18..

Chère et bien-aimée maman,

Nous voici donc sortis de cet horrible hiver, qui a été si cruel pour tous; je n'ai jamais osé vous dire combien, durant la maladie de ma tante, j'ai souffert d'inquiétudes pour vous; les mères ne sont pas seules à se préoccuper, c'est bien aussi le droit des filles! Non, vous ne sauriez vous imaginer avec quelles mortelles impatiences j'endurais mon exil loin de vous, en pensant que vous couriez des dangers, que vous éprouviez des fatigues, et que je ne les partageais pas! et quoique certainement ma tante, si près de la mort, fût bien digne de compassion, un sentiment de rancune et d'aversion survivait chez moi à la pitié; je ne pouvais oublier qu'elle m'avait éloignée de vous. Je suis plus calme maintenant que vous n'êtes plus exposée, et je me réjouis sincèrement de cette convalescence qui rend mon oncle si heureux.

Madame Dauzy, qui est vraiment bonne, a pris beaucoup de part à mes peines; deux fois, elle a fait télégraphier pour avoir de vos nouvelles à vous, et elle m'a apporté, avec des télégrammes rassurants, une consolation dont je lui serai à jamais reconnaissante. Mes petites élèves, d'elles-mêmes, priaient tous les soirs pour madame Chevalier; Vous aimez les prières des enfants, maman, celles-ci vous auraient plu par leur vivacité et leur candeur. En retour des bontés et de l'affection de la mère et de ses filles, je m'applique aussi à faire de mon mieux afin que le temps que je passe ici soit dignement employé. Mais Etienne est à la fois si appliquée et si intelligente, que je suis obligée de progresser dans mes propres études, afin qu'elle ne me devance pas: cela m'arrive surtout pour l'arithmétique que je n'ai jamais bien sue, et pour les connaissances préliminaires des sciences, où je suis très-faible. Aussi, tous les soirs, je passe une heure à travailler, à résoudre des problèmes, à me mettre dans la tête les divisions de la sphère, les principes de l'astronomie, les termes de la botanique, mais j'ai beau faire: je ne serai jamais savante; il me semble que le bon Dieu ne me destinait pas à être institutrice, mais à m'occuper du ménage sous vos yeux, et à lire de temps en temps quelque beau livre pour éclairer mon esprit et élever mon âme, sans qu'il me fût nécessaire de remplir mon cerveau de science afin de la déverser sur autrui. Je suis folle pourtant: si je suis institutrice, c'est que Dieu l'a bien voulu, puisqu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission, c'est qu'il veut que je m'améliore et me sanctifie dans cette condition où il permet que je me trouve: sa volonté manifeste éclate dans toutes les péripéties de notre sort; mais je l'oublie, et vous n'êtes pas là, ma mère, pour me le rappeler. Que suis-je sans vous et loin de vous?

J'ai vu l'autre jour, dans le salon de madame Dauzy, un jeune officier qui était ami du mari de Louise. Il m'a parlé de Valenciennes où il a passé deux ans, et il m'a assuré que M. Jean Marsault, avec lequel il chassait souvent, allait épouser une riche héritière. Est-ce vrai, maman?

J'espère avoir bientôt une lettre de vous: que la seule vue de votre écriture sur l'adresse me fait de bien! Adieu, chère mère, priez pour moi, je suis triste; je voudrais être près de vous.

Votre enfant,

ÉLISABETH.



MADAME D'AUVRAY A ADRIENNE

Pau, avril 18..

Je t'écris, ma chère enfant, parmi les embarras d'une installation, mais je veux t'apprendre que notre voyage a été heureux, que nous avons, place Henri IV, un charmant appartement avec une terrasse d'où l'on voit les Pyrénées. Ton frère ne se lasse pas d'admirer ce beau paysage, et moi, je ne me lasse pas de remercier Dieu qui lui rend ses forces, sa sève, sa jeunesse. Ta lettre de ce matin qui m'annonce aussi les progrès de ta santé, m'a fait du bien, et je serais tout à fait heureuse, sans l'ombre que projette sur nous la situation de Didier. Cette situation est enviable par beaucoup; à mes yeux, elle est pleine de menaces et de malheurs. Mais ne nous appesantissons pas là-dessus. Ceci n'est qu'un bulletin de notre arrivée et de notre situation. Je t'écirai plus longuement. Adieu, ma très-chère enfant.

Ta mère,  
N. D'AUVRAY.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, mai 18..

Je ne puis m'empêcher, mon enfant, de blâmer la tristesse à laquelle tu te laisses aller : n'y a-t-il pas

là manque d'énergie et de résignation ? Ah ! certainement, la volonté de Dieu dirige toute notre existence. Il faut passer au-dessus des créatures, de leurs passions, de leurs faiblesses, pour voir et baiser cette main souveraine et paternelle qui, en quelque lieu qu'elle nous dirige, nous pousse vers notre but, vers une heureuse éternité. Raffermiss ta foi, Elisabeth, ne te laisse pas déborder par des souffrances au fond desquelles l'amour-propre trouve toujours son compte : ne songe à tes devoirs que pour les pratiquer d'une manière généreuse devant Dieu et devant les hommes ; à quoi servirait de s'en irriter ? ne songe pas à moi pour t'affliger, pense, au contraire, que je vis, que je t'aime, qu'en dépit de l'absence, nous sommes étroitement unies par le cœur, et si tu as des peines réelles, songe aussi, chère fille, combien elles seront passagères : tout ce qui finit est si court ! Sanctifie tes larmes... que ne puis-je te les éviter !

Le fils de mon amie a pu, en effet, s'unir à une jeune personne riche et bien élevée, dont les parents désiraient cette alliance. C'était pour lui un très-bel avenir, mais il l'a refusé, et il s'est conduit dans cette circonstance, avec beaucoup de prudence et de délicatesse.

Au revoir, ma fille chérie, que Dieu soit avec toi !  
Ta mère qui t'aime,  
B. CHEVALIER.

MATHILDE BOURDON.  
(La fin au prochain Numéro.)

## L'IDÉAL

ES jeunes filles ont une coutume singulière.

Plus elles songent au mari inconnu qu'elles doivent un jour épouser, moins elles en parlent.

Je ne pense pas que personne puisse se vanter d'avoir pris leur discrétion en défaut et d'être venu à bout de leur silence. Vous avez beau les mettre sur la voie, elles n'ont jamais ni avis, ni opinion. Leur obstination à cet égard rend toute ouverture inutile, comme tout conseil impossible.

En revanche, dès qu'elles se retrouvent entre elles et qu'aucune oreille indiscrete n'est à portée de les entendre, elles prennent leurs revanches et se dédommagent de cette réserve. Si vous avez l'indiscrétion de tourner vos pas vers ce coin du salon

où murmure un cercle de jeunes filles, vous sentirez à votre approche la conversation qui se refroidit et qui s'éteint. Vous n'êtes pas encore à portée de la voix, que déjà personne ne dit plus rien. On dirait qu'elles se sont donné le mot pour attendre et pour solliciter votre départ.

S'il vous était possible d'être admis à cette intime causerie qui va se ranimer et reprendre derrière vous, vous apprendriez ce qu'à vous seul vous ne devinez jamais, le mari que se figure et que se souhaite chacune de ces demoiselles.

Je ne veux point me montrer sévère pour nos romanciers. Le héros n'est pas toujours le personnage sacrifié dans leurs histoires. S'ils épuisent leurs palettes et fatiguent leur imagination pour représenter dignement la jeune fille, il en est plusieurs qui réservent leurs touches les plus vigoureuses pour peindre le jeune homme et pour lui conquérir les sympathies du lecteur. Je doute toutefois, mal-



gré la complaisance de l'auteur pour son héros, malgré la puissance de son imagination et la verve de son image, qu'il arrive jamais à concevoir et à représenter la perfection que rêvent les jeunes filles.

Quelques mères prudentes et fermes viennent à bout de prévenir chez leurs enfants ces emportements dangereux de la pensée ; surtout les mères, dont les filles vivent au foyer domestique et se trouvent en contact journalier avec un père et des frères. Il y a le plus souvent dans le caractère de l'homme certaines rudesses inévitables, certaines aspérités qui font en quelque sorte partie de sa nature. Il faut les accepter comme elles sont ; la valeur morale de l'individu n'en est pas diminuée. L'erreur et le danger des jeunes filles n'est pas de rêver dans leur époux les qualités qu'il est raisonnable d'attendre et de demander, mais de chercher dans le cœur et dans l'intelligence de l'homme les délicatesses, les abandons, et quelquefois les faiblesses même de la femme.

La jeune fille qu'une éducation lointaine prive de tout rapport avec le monde véritable, et souvent avec sa propre famille, cherche volontiers parmi ses jeunes compagnes, le modèle de l'homme à qui elle voudrait donner sa main. Lorsque le moment approche de porter sur son fiancé un jugement et un arrêt, elle s'étonne de le voir différer de l'amie à laquelle son imagination le comparait.

Cette méprise est plus fréquente et plus complète encore chez les jeunes filles qu'une mère a moins éclairée. Les orphelines gardent, toute leur vie, je ne sais quelle lacune dans leur expérience : heureuses, quand il ne leur reste point de vide dans le cœur !

Partout ailleurs, l'idéal est fait pour agrandir la réalité ; il est comme l'inspiration qui la relève : dans le mariage, il devient l'illusion qui le tue.

## II

Emma Combredives était orpheline de père et de mère.

Jeune encore, elle avait été confiée à son oncle maternel, le colonel, aujourd'hui général de Sambreville.

Le général l'avait mise en pension, je ne sais trop où. A dix-huit ans, il l'avait fait revenir auprès de lui.

Pour la recevoir, il avait réorganisé sa maison et peuplé son intérieur. Il avait appelé auprès de lui un de ses compagnons d'armes qu'une blessure terrible avait mis dans la nécessité de quitter le service. Le major Guillaume Champlain était célibataire, il vivait avec sa mère qui l'avait suivi. Madame Champlain tenait la maison du général. Au salon, elle prenait le coin du feu, et faisait asseoir à côté d'elle mademoiselle Combredives. Elle l'appelait mon enfant. De son côté, Emma lui disait : *madame*, avec cette intonation inimitable qui veut presque dire : *maman*.

Les cheveux blancs de madame Champlain et la présence du major Guillaume rendaient ces combinaisons parfaitement convenables. Le général était d'ailleurs un de ces hommes avec lesquels tout devient facile et naturel.

Le général Hector de Sambreville ne s'était pas marié. Il y a des hommes à qui il arrive de rester célibataires tout simplement, et sans que personne s'avise jamais de demander pourquoi. On s'étonnerait plutôt à les voir tels qu'ils sont, sans ennui de la solitude et sans besoin de société, qu'ils se fussent un jour avisés de prendre femme.

Le général n'était point de ces hommes-là. On devinait, à lui parler, à l'entendre, à le voir, qu'il avait besoin de se sentir soutenu, conseillé. Il avait dû souffrir beaucoup de son isolement et de son abandon. Il fallait, pour être demeuré seul avec cette âme expansive et cette nature aimante, que de graves motifs l'eussent retenu. Sa physionomie en avait gardé une nuance, plutôt qu'une expression de tristesse.

Toutefois, la vie du général avait paru fleurer le jour où sa nièce était venue habiter son hôtel. Il avait pu l'y installer commodément et mieux que ne le permet d'ordinaire la vie toujours mobile d'un officier. M. de Sambreville occupait une fonction moitié militaire, moitié civile. Il portait l'uniforme et n'avait point cessé le service actif ; mais, commandant une école d'artillerie, il attendait paisiblement l'heure de sa retraite, comme général de brigade, sans caresser l'ambition ou chercher les moyens d'en sortir.

Je ne puis pas vous dire exactement l'âge de M. de Sambreville : l'almanach militaire, à défaut d'autre moyen d'information, vous le ferait aisément connaître. Je n'ai pas sous la main ce document officiel. A le voir, je n'aurais pas donné au général plus de cinquante à cinquante et un ans. Peut-être avait-il bien quelque chose de plus. Il portait la tête haute et ferme, marchait d'un pas lesté et rapide, et montait encore à cheval comme à vingt-cinq ans. Avec cela, parfait de ton et de manières, il n'affichait jamais les allures sautillantes de l'homme qui vise à se rajeunir. Rien de plus pénible, chez certaines gens, déjà allourdis par la paresse des années, que cette vivacité d'emprunt, par laquelle ils s'efforcent d'imiter l'énergie tranquille de la seconde jeunesse. L'oncle de mademoiselle Combredives avait trop de goût pour songer à paraître, ne fût-ce qu'un instant, différent de lui-même. Il en résultait dans toute sa personne, une aisance incomparable, une harmonie, une grâce de mouvements et de gestes qui ne permettaient plus de songer à ses cheveux blancs.

C'est par le cœur surtout que l'oncle d'Emma était jeune. Je sais bien que l'âge est une réalité en dehors de l'âme ; l'énergie morale ne suffit point à préserver le corps des atteintes et des ravages de la vieillesse. Toutefois, il faut tenir un compte séparé de l'âge et des années de l'âme. Celles-là ne s'écoulent point avec le mouvement égal et continu des années réelles de la vie. Il y a des hommes dont l'existence se trouve dévorée avant la fin de leur jeunesse ; en vain ils chercheront plus tard à en conserver les débris et à en faire revivre la flamme ; l'heure a sonné pour eux ; il ne leur reste plus rien de ce qui fait la vie et la force morale. D'autres, au contraire, ont si bien ménagé l'ineffable trésor des affections et des délicatesses, qu'ils retardent sur l'heure qui les emporte ; le corps a pris les devants, mais lui-même il a été retenu sur les pentes de



l'âge par la vigueur et l'intégrité de l'âme. Ceux-là mourront sans connaître la décrépitude, presque sans avoir passé par la vieillesse.

Le général de Sambreville avait encore, tout comme au plus beau temps de son adolescence, des élans impétueux à contenir, de soudaines tristesses à combattre, et, tout au fond de son cœur, je ne sais quel infini mystérieux à connaître et à combler.

### III

Tout changea dans l'hôtel de M. de Sambreville, à partir du jour où sa nièce vint l'habiter. Je ne parle pas du régime intérieur, de l'heure des repas ou du nombre des domestiques, mais de cette transformation morale, de cette métamorphose profonde que le voisinage et le contact d'une jeune fille opère, non pas dans les habitudes et les entretiens, mais dans les âmes et dans les cœurs.

La figure du général perdit peu à peu les teintes mélancoliques qui l'assombrissaient; il retrouva au fond de sa mémoire, je ne sais quels joyeux refrains de caserne ou de garnison dont il fredonnait les airs, sans oser toujours en prononcer les paroles. Il avait désormais non-seulement une occupation, mais un but dans sa vie. De sa fenêtre, il voyait en face de lui l'appartement de mademoiselle Combredives. Emma ne manquait pas, chaque matin, dès qu'elle était debout et habillée, de relever elle-même ses petits rideaux blancs dans des embrasses de ruban rose. A ce signal convenu, le général se dirigeait vers l'aile droite de l'hôtel et frappait discrètement deux coups à la porte de sa nièce. Il venait prendre ses ordres pour le reste de la journée. Emma se donnait ainsi, à son lever, le doux plaisir de revenir sans motif et sans explication sur ses volontés les plus arrêtées de la veille. Son oncle mettait autant de bonne grâce à provoquer et à servir ses caprices, qu'un père aurait apporté d'attention à les prévenir ou à leur résister.

Mademoiselle Combredives abusait un peu du général. On n'est vraiment assez bon dans ce monde qu'à la condition de l'être trop. Cette remarque est de madame de Genlis. Mais la digne pédante n'a point ajouté qu'on aboutit ainsi infailliblement à gâter autour de soi les meilleurs caractères. Sans le vouloir on les déshabituait, non pas seulement de la reconnaissance, mais presque de la bonne grâce, laquelle est cependant la première et la moindre de toutes les obligations.

Emma recevait les prévenances de son oncle avec un calme bien voisin de l'indifférence, la plupart du temps, elle oubliait jusqu'au soin de le remercier. M. de Sambreville ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste, sans songer au plaisir ou au déplaisir de sa nièce; il lui prodiguait sans mesure et sans arrière-pensée sa fortune, son temps et sa vie. Mademoiselle Combredives acceptait tout sans s'en émouvoir,

Et comme habituée à de pareils présents.

Vous vous êtes demandé déjà si, par le plus naturel de tous les hasards, il ne serait pas amoureux de sa nièce, auquel cas ce dévouement absolu s'ex-

pliquerait de lui-même. Il n'y a en effet rien de plus chevaleresque que la politique instinctive des passions, et l'égoïsme tranquille d'Emma ressemble bien plutôt au calme superbe de la femme adorée qu'à l'affection attentive de la nièce reconnaissante. Toutefois, le général n'était pas homme à s'ignorer lui-même, il faut avoir vingt ans et une grande inexpérience de la vie pour se laisser prendre sans s'en douter, pour sentir battre son cœur sans avoir reconnu du premier coup le nom de femme auquel il tressaille. Si M. de Sambreville avait éprouvé pour Emma des sentiments aussi vifs et aussi puissants, il aurait été vis-à-vis d'elle plus réservé et plus discret. Je crois plus que personne à la fermeté du général, à l'empire qu'il était habitué à exercer sur lui-même, mais la puissance humaine a des bornes. Cette vie intime et presque commune l'aurait rendu trop malheureux s'il lui avait fallu à chaque jour et à chaque moment retenir son cœur prêt à éclater, refouler dans son âme l'aveu que l'occasion aurait attiré, en dépit de lui-même, jusqu'au bord de ses lèvres.

### IV

Ce qui prouve mieux que tout le reste le parfait désintéressement du général, c'est la sollicitude avec laquelle il se préoccupait du mariage d'Emma.

Il lui en parlait souvent à elle-même avec un singulier mélange de franchise et de retenue. Il était net dans ses propos comme il convient à un militaire, et réservé dans les choses délicates, presque autant qu'une femme. Mademoiselle Combredives avait avec lui d'étranges abandons. Si elle avait eu son père et sa mère, je ne sais trop si elle leur aurait ouvert son cœur aussi facilement; avec son oncle, elle n'était retenue par aucune nuance de respect ou de crainte. Elle se sentait protégée par sa délicatesse, au point d'entrer avec lui dans les confidences comme elle l'aurait fait avec de jeunes filles.

M. de Sambreville avait un aide de camp, Firmin Bécannes. Il y a, dans les théâtres, un certain programme auquel il faut répondre pour jouer les amoureux. Firmin en avait tout le signalement. Il avait, de plus, cette petite confiance dans son propre mérite, laquelle ne gâte rien, pourvu qu'on l'arrête dans de justes limites et qu'on sache mettre des bornes à la légitime admiration de soi-même. Le jeune capitaine avait peut-être à cet endroit une dose plus que suffisante de vanité. Comme il n'était pas riche, il comptait avec raison ses avantages physiques pour une certaine partie de sa dot.

M. de Sambreville n'était point homme à laisser approcher aisément sa nièce et à donner sur elle, au hasard, des ouvertures imprudentes. Malgré sa parfaite confiance dans l'amitié aussi bien que dans la présence de madame Champlain, il avait réglé ses affaires de telle sorte que le jeune officier n'avait qu'à s'adresser à lui-même ou au major Guillaume. A peine mademoiselle Emma l'avait-elle entrevu galopant derrière son oncle aux parades du dimanche matin ou traversant le jardin de l'hôtel lorsqu'il se rendait à l'état-major de la place.

Cependant, de longues et mystérieuses confidences se poursuivaient chaque soir entre le major



Champlain, sa mère et le général, lorsque mademoiselle Combredives s'était retirée. Firmin Bécannes n'était-il pas précisément le parti qui convenait à Emma ? Aux yeux de ces trois personnes, toutes trois si excellentes et si délicates, il avait pour lui ce qui partout ailleurs l'aurait desservi, une modicité de fortune qu'on aurait pu sans calomnie appeler de la pauvreté. Le major Guillaume, qui était sorti de la conscription, avait fait profession toute sa vie de mépriser la richesse. La vieille madame Champlain n'avait pas vu sans un certain ressouvenir de sa jeunesse ce charmant militaire qui ne manquait point, en passant devant sa fenêtre, de porter la main à son chapeau. Il lui rappelait défunt son mari, mort, comme chacun sait, au moment où il allait sortir enfin du grade de capitaine. Madame Champlain n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir dans le monde un homme vraiment beau, dès qu'il ne portait pas l'uniforme.

Quant au général, on comprend bien qu'il n'en était pas à mettre en première ligne le compte des écus. Il avait été fort touché de la discrétion et presque de la complaisance avec laquelle le jeune aide de camp s'était prêté à ses mesures sanitaires en ce qui concernait Emma. Lorsqu'il l'avait rencontrée par hasard en présence de son oncle, M. Bécannes s'était contenté de la saluer de très-loin, sans même lui adresser la parole. Il appartenait d'ailleurs à une famille honorable. Il ne manquait donc pour faire de ces deux jeunes gens un couple assorti, qu'un peu de cette sympathie mutuelle sans laquelle il ne devrait jamais y avoir de mariage.

M. de Sambreville était placé mieux que personne pour rapprocher, dès qu'il le voudrait, Firmin de sa nièce. La vie d'un aide de camp est, au gré de l'officier supérieur auquel il se trouve attaché, ou la plus commode des synécures, ou la plus intolérable des servitudes. Jusqu'ici M. Bécannes n'avait certes pas eu à se plaindre. Il se présentait chez le général aux heures réglementaires. Il était reçu par le major Guillaume, et le plus souvent, il n'emportait pour toute instruction ou tout service, que l'invitation banale de revenir à la même heure le lendemain.

Le général trouva des prétextes : des lettres à dicter, des travaux à faire. Durant les longues soirées d'automne, le capitaine fut introduit dans le salon où il écrivait à côté du général et de sa nièce.

A dix heures, avant de se séparer, on prenait le thé. Firmin s'habitua à cet intérieur. Comme il était intelligent, il comprit bien vite l'offre muette du général, et il entra de plain-pied dans la situation.

Je ne sais si vous avez jamais assisté à quelque entrevue de fiancés. C'est une des rares occasions où les convenances demeurent un peu flottantes. Tantôt les grands parents ont fort à faire pour maintenir les distances de l'étiquette ; tantôt, et ce dernier cas est le plus fréquent, les invités n'ont pas trop de toute leur bonne volonté pour combler les lacunes de la conversation et maintenir

quelque apparence de suite dans le déconstruit des entretiens. C'est, dans tous les cas, un spectacle assez maussade que celui d'un jeune homme faisant sa cour. S'il est vraiment amoureux, s'il a quelque émotion vraie à exprimer, il faut le plaindre de voir sa loyauté entourée de tant de spectateurs et garantie par tant d'oreilles. S'il est embarrassé, il n'est pas très-agréable d'avoir tant de témoins de sa gaucherie et de sentir autour de soi tant de regards pour l'augmenter.

Firmin Bécannes était plus favorisé : madame Champlain dormait une heure après chaque repas. Le major Guillaume descendait fumer sa pipe dans le manège, le général se prêtait complaisamment à une surveillance discrète, il lisait son journal, mais je ne suis pas sûr qu'il n'écoutât pas.

Je plains beaucoup les jeunes gens, lorsqu'ils aiment, de se voir réduits à prendre pour intermédiaires tant de personnes qui veulent toutes y mettre du leur. Chacun les commande à sa guise, au risque de leur asséner quelque éloge maladroit. Leur affaire a été plaidée en leur absence ; et lorsqu'ils sont admis à comparaître en personne, il arrive le plus souvent que leur cause est entendue. Ils ont beau faire et beau dire, suivant qu'on a résolu de les éconduire ou de les admettre, leurs mouvements, leurs paroles, leurs gestes, ne font que justifier un accueil ou un refus déjà arrêtés. Au contraire, lorsqu'un jeune homme a les coudées franches dans les limites du possible et du convenable, quand il lui est permis d'arriver jusqu'à la jeune fille et de l'aborder, tant pis pour lui s'il échoue, je ne me sens aucune pitié pour les amants éconduits.

Ce fut pourtant ce qui arriva au jeune et brillant Firmin Bécannes.

Un matin, comme le général entrait dans l'appartement de mademoiselle Combredives, après avoir frappé les deux coups de rigueur, il la trouva non pas debout, mais étendue sur un petit canapé. Sans se lever, elle montra au général un fauteuil qu'elle avait roulé d'avance à l'autre coin de la cheminée.

M. de Sambreville tombait mal. Il avait projeté précisément de faire à sa nièce une petite leçon de morale. Jamais l'aide de camp ne s'était montré plus empressé et plus aimable que la veille au soir, jamais Emma, plus revêche et moins gracieuse. Le bon général prenait intérieurement le parti de Firmin. Lui qui connaissait son aide de camp un peu âpre et médiocrement souple, il ne pouvait voir sans en être touché ces prévenances si humbles, cette docilité plus que respectueuse, cette soumission si aveugle aux moindres désirs et presque aux regards de mademoiselle Combredives. Si le général eût été femme, il aurait été conquis.

Emma était de mauvaise humeur. Comme elle n'était pas patiente, on pouvait lire sans avoir à la deviner son irritation dans ses yeux et dans toute sa personne.

Elle effilait en parlant les franges d'un châle dont elle s'enveloppait le matin.

« Eh bien, mon oncle, vous comprenez qu'en voilà assez, et que, Dieu merci, je n'irai point faire cette promenade à cheval avec vous deux. Il suffit que je le voie dans votre salon, puisque vous avez la bonté de l'y introduire, mais je n'irai point me



montrer à tous les yeux en compagnie d'un homme avec lequel il n'y a aucune utilité que je sorte. »

Je n'ai pas besoin de dire que le général, au seul aspect d'Emma, avait mis bas les armes et renoncé à toute velléité de sermon. Il avait fort peur de sa nièce, et ne lui présentait ses observations qu'à distance et par quelque détour.

« Il paraît que ce pauvre Bécannes n'est pas en odeur de sainteté pour le moment, et qu'il a eu hier le malheur de te déplaire. »

Emma releva la tête avec un mouvement de fierté offensée.

« Et qui vous dit, mon oncle, qu'il ait eu le don de me plaire jamais ? »

— Ma foi, reprit le général, je n'entends rien à tout cela. Je vois un jeune homme aimable avec lequel tu ris et tu causes comme si vous étiez les meilleurs amis du monde. Il te fait bonne grâce et il a raison, par Dieu ! Tu vauds bien la peine qu'on s'occupe de toi. Le vieil oncle n'a pas autre chose à faire qu'à prendre des renseignements. Cet acte-là se passe dans la coulisse, il ne regarde que les grands parents. Rien à dire. Là-dessus je me rends fidèlement à mon poste chaque soir : lorsque tu baisses la voix, je m'éloigne pour ne pas même avoir l'air d'entendre ; lorsque tu la relèves, je re-

viens sans que tu te sois même donné la peine de me rappeler. Que veux-tu que je fasse de plus ? Je ne peux pas deviner ce que tu penses. S'il te déplaît, il n'est pas nécessaire d'y mettre tant de colère, comme si tu voulais me donner mon congé à moi aussi. »

Emma se leva ; elle tendit la main à son oncle. M. de Sambreville portait galement la main à ses lèvres, c'était une de ses habitudes de gentilhomme, lorsque Emma se pencha sur lui et l'embrassa sur les deux joues comme une petite fille de quinze ans.

« Vous êtes le meilleur des oncles, lui dit-elle avec effusion, et je ne suis qu'une enfant gâtée. »

Il est à remarquer que M. de Sambreville n'embrassait jamais sa nièce, si ce n'est le 1<sup>er</sup> janvier et le jour de sa fête.

« Causons maintenant, dit le général en prenant les pincettes. »

— Ce sera pour un autre jour, mon oncle, vous alliez sortir. M. Bécannes vous attend pour cette promenade à cheval.

— Il ira seul, et ma promenade sera de l'entendre. »

ANTONIN RONDELET.

(La suite au prochain Numéro.)

## LES BOURRÉES DE LA REINE BLANCHE <sup>(1)</sup>

**P**ARMI les princes et les princesses qui ont régné sur la France, il en est deux surtout, qui ont laissé des noms populaires : l'un est Henri IV, qu'un poète, dont le jugement ne peut être révoqué, a appelé *le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire*. L'autre est Blanche de Castille, cette princesse, fille d'Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre, et qui naquit à Burgos en 1135 ; Alphonse, son père, fut un des plus fameux rois de Castille. Il aimait passionnément les lettres et les arts, il honora les savants et les poètes. L'histoire le surnomma le noble et le bon.

Les chroniqueurs et les historiens racontent des merveilles de l'enfance de Blanche, de son intelligence précoce, de sa charité et de sa piété. Elle reçut une forte éducation pour son temps et pour son sexe ; à douze ans, elle parlait et écrivait le latin, l'espagnol, l'anglais, le français et l'italien.

(1) On appelle *bourrées* dans la campagne, de gros fagots de bois mort que font les paysans et qu'ils rentrent été pour l'hiver.

A quinze ans elle était, au dire d'un contemporain, « la plus belle dame de son temps. »

Ce fut à cette époque, en l'an 1200, que Philippe-Auguste signa, dans une petite ville de Normandie, avec Jean sans Terre, un traité de paix dans lequel il fut convenu que son fils aîné, âgé alors de dix-sept ans, épouserait la fille d'Alphonse IX qui en avait quinze ; elle devait apporter en dot trente mille marcs d'argent et un certain nombre de villes et de places que Jean sans Terre lui céda.

La grande Éléonore de Guyenne fut priée par les deux souverains d'aller demander la main de Blanche et de ramener la jeune princesse en France. Éléonore emmena donc la future reine de France. Elles quittèrent la Castille suivies d'une nombreuse escorte de dames et de cavaliers.

Arrivées sur la frontière de France, la jeune princesse tourna ses regards vers sa patrie en lui disant un éternel adieu ; elle sentit qu'elle n'était plus Espagnole, qu'elle était toute Française, et fit vœu de consacrer à sa nouvelle patrie tout son amour, tout son dévouement, toute son énergie ; elle ne mentit pas à sa parole.

Nous ne parlerons pas des événements qui se



passèrent à Bordeaux, événements qui blessèrent Eléonore, qui lui firent refuser d'aller plus loin et l'engagèrent à remettre à l'archevêque de la ville la royale fiancée, qui se dirigea avec son escorte sur Vernon, où les cours de France et d'Angleterre l'attendaient.

Tout le monde sait qu'à cette époque les cours de Rome et de France étaient brouillées; que Philippe-Auguste ayant divorcé avec sa femme Ingelburge de Danemark, pour épouser Agnès de Méranie, le pape, qui exigeait qu'il reprît sa première femme, avait mis le royaume en interdit; que toutes les cérémonies du culte étaient suspendues, et que c'était pour cela que le roi de France mariait son fils à Vernon, où les fêtes les plus brillantes eurent lieu à cette occasion, des tournois furent célébrés dans cette ville, et le futur époux fut légèrement blessé dans une de ces rencontres. Les bons Parisiens fêtèrent aussi l'entrée du jeune couple à Paris, où Blanche conquit tous les cœurs par sa beauté, sa grâce et son affabilité.

Cette jeune princesse exerça bientôt une puissante influence sur son mari; elle était plus instruite, plus intelligente que lui. Philippe-Auguste ne tarda pas à constater sa supériorité, et plus d'une fois il se repentit de ne pas avoir suivi ses conseils. Habile et simple tout à la fois, elle se tenait au second rang, mais elle étudiait les affaires, se mettait au courant de toutes choses et se faisait surtout bénir des pauvres qu'elle soulageait avec une grande sollicitude.

Enfin, elle devint mère, et déploya toute la bonté de son âme et toute la grandeur de son caractère dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs.

En 1215, les Anglais, las de Jean sans Terre, envoyèrent auprès de Philippe-Auguste une députation de barons de la Grande-Bretagne, chargés d'offrir la couronne à son fils. Philippe-Auguste, qui connaissait les Anglais, hésita; mais, vaincu par son fils et par Blanche, il consentit, mettant pour condition que la députation anglaise resterait en otage à Paris, tandis que des seigneurs français iraient à Londres s'assurer de la réalité de la proposition faite par les barons anglais. Le pape Innocent III défendit à Philippe-Auguste d'accepter la couronne d'Angleterre pour son fils. Le vieux roi furieux, fit partir immédiatement Louis et Blanche qui s'embarquèrent à Calais avec une nombreuse suite, et une petite armée.

Blanche avait organisé le royaume avec une habileté et une sagacité admirables, elle eût noblement porté la couronne et fondé une dynastie à Londres, si son époux eût possédé les qualités de sa femme. Malheureusement elle fut obligée de revenir en France pour y surveiller de plus grands intérêts. Louis, pendant son absence, commit fautes sur fautes; les mécontents se révoltèrent; il marcha contre eux et fut battu. En apprenant cette défaite, Blanche implora Philippe-Auguste et lui demanda des secours pour son mari. Le roi s'y refusa; elle menaça d'en chercher autre part.

Philippe-Auguste, qui savait de quoi elle était capable, se décida à faire marcher des troupes, mais il était trop tard. Louis avait été forcé d'abdiquer au profit d'Henri III.

Blanche souffrit profondément de cet échec

comme épouse et comme mère, mais elle ne se laissa point abattre, et Philippe, en mourant, lui laissa la France glorieuse et forte.

Louis VIII monta sur le trône, mais ce fut Blanche qui régna. Elle inaugura son règne par des actes de bienfaisance; elle affranchit des serfs, elle délivra des prisonniers et fonda des institutions charitables qui donnèrent à son nom un éclat qui dure encore. Elle s'opposa d'abord à laisser Louis VIII prendre part à une guerre contre les hérétiques, et déguisa son refus sous une offre au pape de cent mille marcs d'argent.

Le comte Raymond de Toulouse fut excommunié; ses biens furent adjugés à la France; Blanche dut céder; Louis se mit à la tête des troupes, mit le siège devant Avignon, et y fut grièvement blessé. On voulut le transporter à Paris, mais sa fièvre augmenta, il ne put passer l'Auvergne, où il mourut, en déclarant Blanche régente du royaume.

Blanche, en apprenant la mort du roi, comprit les dangers de sa situation et l'importance de ses devoirs de mère; elle entrevit la résistance qu'elle allait rencontrer de la part des barons, qui repousseraient l'autorité d'une étrangère qui n'était pas pas même portée comme régente sur le testament du roi, quoiqu'il l'ait proclamée comme telle à son lit de mort, en présence de plusieurs personnages.

Une ligue importante ne tarda pas à se former contre elle; cette ligue, dans laquelle entrèrent les plus puissants seigneurs, avait l'intention de nommer régent du royaume Philippe, comte de Bonlogne, oncle paternel du jeune roi Louis IX, mais Thibault, comte de Champagne, resta fidèle à la reine, et fit des prodiges de valeur. Grâce à lui, elle échappa à une embuscade que ses ennemis avaient dressée contre elle, à son retour à Paris avec son fils. Par les efforts inouïs de ce prince, cette ligue fut dissipée, mais elle se reforma l'année suivante avec l'appui de l'Angleterre.

Cette dernière ligue était d'autant plus dangereuse, qu'elle avait à sa tête Pierre Mauclair, duc de Bretagne, Henri III, et que Thibault lui-même abandonna le parti de la Reine.

Blanche ne se laissa point abattre, elle fit face à l'orage; elle se mit avec son fils à la tête de ses troupes, et déploya un courage, une fermeté, un calme et une présence d'esprit qui frappèrent d'admiration ses ennemis eux-mêmes. Cependant la lutte était trop inégale et elle aurait succombé, si Thibault ne fût venu de nouveau à son secours, et grâce à lui, la ligue fut encore vaincue.

Après six années de troubles et de guerre, Blanche conquint enfin la paix, son pouvoir fut incontesté, son autorité respectée, sa personne adorée. Et comment en aurait-il été autrement? Elle fonda une foule d'associations charitables qui rendirent son nom cher à toute la France. A Paris, ce fut la *baillie aux roses*, cette gracieuse coutume qui vécut autant que les parlements; à Château-Thierry, le gâteau des Rois, qui est encore donné au roi de la Basoche, toujours au nom de la reine Blanche.

Un jour d'hiver qu'elle se promenait près de Beauvais avec quelques dames à elle, dans cette belle forêt qui s'étend au delà de la ville, au pied d'un château construit par ses ordres, qui domine la vallée de Bray, elle rencontra une vieille femme



qui succombait sous le poids d'un énorme fagot de bois, et s'approchant, elle lui dit avec bonté :

« Eh quoi ! ma bonne femme, à votre âge, vous êtes obligée de porter ce lourd fardeau pour vous chauffer ? »

— Ah ! le porter, si ce n'était que cela, madame, ça ne serait rien, mais il faut le ramasser et le cacher, car si nous étions surpris, moi et mes pauvres petits enfants, nous serions punis.

— Punis ! et par qui donc, mon Dieu ?

— Par les gens du roi ; ils sont sans pitié, et nous n'en serions pas quittes sans la prison.

— La prison ! mais je ne le veux pas !

— Ah ! vous ne le voulez pas, c'est facile à dire, ma belle dame ! mais à faire, c'est autre chose ! et à moins que vous ne soyez la régente, la mère bien-aimée de notre jeune roi, vous n'y pourrez rien. Ah ! si ceux-là le savaient, y sont bons, et ça changerait p't-être ben les choses.

— Vous croyez ? et que faudrait-il qu'ils fissent pour cela ?

— Dame ! qu'ils prennent les pauvres en pitié et qu'ils leur donnent de quoi se chauffer pendant l'hiver.

— Si cela se peut, ce sera fait, ma bonne femme, et ce ne sera pas pour rien que vous aurez rencontré Blanche de Castille, la mère bien-aimée, comme vous le dites, de votre jeune roi. »

Après s'être ainsi fait reconnaître, la bonne princesse accompagna la pauvre femme jusque chez elle, afin qu'elle ne fût pas tourmentée, et elle rendit une ordonnance qu'elle fit signer par son fils, portant que tous les ans, au mois d'avril, une coupe serait faite dans les bois communaux et son produit tiré au sort par les habitants du pays.

« Que les particuliers fassent veiller leurs propriétés, rien de plus simple, mais les rois doivent donner le bon exemple. Malheur à ceux qui ne le donnent pas, Dieu les abandonne ; mon fils ne sera jamais de ce nombre ! » dit-elle.

L'ordonnance, contre-signée par le roi, fut bientôt mise en vigueur et connue dans le pays, grâce au récit de la vieille femme, sous le nom des bourrées de la reine Blanche. Le surnom de cette donation fut bien sensible au cœur de Louis IX, qui n'était plus un enfant, mais un beau jeune homme de vingt ans, réunissant en lui toutes les perfections, toutes les vertus. Il fallut bientôt le marier. Blanche lui choisit pour épouse la quatrième fille de Raymond Béranger, comte de Provence, et ce mariage si bien assorti fut célébré avec une grande pompe, le 20 mai 1233.

Après son mariage, Louis IX, que sa mère avait formé par ses leçons et qui fut si grand comme

homme, comme roi et comme chrétien, se montra toujours le fils le plus soumis et le plus obéissant ; car, jeune, il avait appris à respecter sa mère, il avait pu apprécier son courage, son habileté, il suivit toujours ses conseils et il eut raison, car Blanche avait toutes les audaces, et elle savait les allier aux grâces les plus exquises de la femme. Élevé par une mère si grande et si forte, il lui céda toujours, excepté dans une circonstance où il crut sa religion intéressée. Profondément affligé des maux que souffraient les chrétiens d'outre-mer, il regardait comme une lâcheté de les abandonner. Il fit alors une grave maladie, pendant laquelle il fit le vœu, s'il recouvrait la santé, de prendre la croix et de courir au secours des chrétiens. Rétabli, il ne songea plus qu'à accomplir son vœu, il ne s'en laissa pas détourner même par les remontrances de sa mère, et pour la première fois de sa vie, il lui résista.

« J'ai promis à Dieu, dit-il, nul ne peut me délier. »

Louis partit donc avec sa femme : il proclama Blanche une seconde fois régente de France. La reine mère, désolée, les accompagna jusqu'à Cluny, où ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Après le départ de son fils, elle reprit d'une main ferme les rênes de l'Etat, et eut plus d'une fois, au nom de Louis IX, l'occasion de résister aux ennemis de la France. Entre autres, en 1251, elle réprima les excès commis par les pasteurs, ainsi nommés parce qu'ils étaient presque tous bergers ; elle se mit à la tête des troupes et fit rentrer dans l'ordre cette foule de paysans qui s'étaient réunis sous le prétexte de faire une croisade pour délivrer Louis.

Elle prit toujours les intérêts du pauvre contre le riche, du faible contre le fort, et fit bénir son nom et sa puissance ; aussi le peuple des campagnes, toujours reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, n'a-t-il pas voulu, malgré six siècles passés, que cette générosité partie de si haut, changeât de nom, et appelle-t-il encore la distribution qu'on fait au mois d'avril aux habitants des villages de la forêt de Thelle, les *bourrées de la reine Blanche*, et bénit son nom en la recevant. Les changements fréquents de gouvernement, les procès et les discussions qui ont pu avoir lieu depuis la création entre les moines et les différentes autorités, même révolutionnaires, n'ont pu abolir cette coutume, ni empêcher les paysans de lui conserver son nom, aussi les plus ignorants parmi ceux qui prennent part à cette libéralité disent-ils encore, en la bénissant, qu'ils viennent de recevoir leur part des *bourrées de la reine Blanche* !

A. JADIN.





# REVUE MUSICALE

## BEETHOVEN

(Suite.)



La surdité du grand artiste fut sa première calamité; sa famille fut la seconde. Il avait perdu son père et sa mère avant de se fixer à Vienne en 1792. Il fit venir ses frères auprès de lui, obtint pour l'a n  un emploi de caissier à la Banque d'Autriche, acheta pour le second une pharmacie où ce dernier fit une fortune rapide, en entreprenant des fournitures pour l'armée française, prit à sa charge et adopta comme son fils, l'enfant de son frère a n , et d pensa de grosses sommes pour son  ducation. Par malheur ces êtres avides ne songèrent qu'à exploiter l'homme auquel ils devaient leur aisance et leur tranquillité. Beethoven vivant au milieu d'eux, n'était plus maître de lui-même; la maison fut fermée aux meilleurs amis du musicien; on traitait de sotte prétention à la gloire les rêves, les aspirations, les travaux du pauvre sourd. L'enfant élevé dans un pareil milieu, devait devenir ingrat, il le fut et causa de grands chagrins   Beethoven, qui ne cessa jamais de l'aimer malgré tout ce qu'il eut à en souffrir.

Les tristes complications de cette existence malheureuse réagissent singulièrement sur les œuvres du compositeur.

« Pardonnez-moi, écrivait-il à un ami, si vous me voyez me retirer en arrière, quand je voudrais me mêler parmi vous. Mon malheur m'est d'autant plus pénible, qu'il est cause que mes meilleurs amis me méconnaissent. Pour moi, point de distractions dans la société des hommes, point d'épanchement possible dans leur conversation. Voilà, sans doute, pourquoi vous avez la bonté de juger mes œuvres grandes dans leur mélancolie. Dieu, la nature, les sentiments inexprim s, voici tout le secret de mes inspirations. »

Après avoir reçu le quatuor en *mi-bémol* ( uvre 130) le célèbre Baillot, fondateur de notre  cole de violon, écrivait au prince Galitzin :

« Beethoven vous introduit dans un monde inconnu; vous traversez des régions sauvages, vous longez des précipices; la nuit vous surprend, vous vous couchez au pied de quelque roche gigantesque; à vous vous endormez; à votre réveil, un tableau magique vous surprend et vous éblouit, le Paradis terrestre vous entoure, le soleil luit, ra-

« dieux, pour vous permettre de contempler les magnificences de la nature. »

Ce jugement ou plutôt cette vibration de l' me d'un artiste véritable, nous servira de transition pour apprécier nous-même le caractère de la musique de Beethoven.

Si l'on a dit avec justesse : le style, c'est l'homme, jamais cette vérité n'apparut avec plus d'éclat que dans l'œuvre du maître. Sa musique est la traduction palpitante et grandiose de ses sentiments, de ses souffrances et de ses aspirations. L'amour constant de la nature au sein de laquelle il r v it, méditait et composait sans cesse, la vaste étendue des cieux inondés de lumière, les nuages qui flottent, les eaux qui dorment, les brins d'herbe qui frémissent, les fleurs qui parfument, l'oiseau qui chante, l'orage qui se forme à l'horizon, le tonnerre qui gronde, la foudre qui éclate, l'homme qui songe à ce qu'il aime, l' me qui s'élève jusqu'à Dieu, la grande pensée de l'infini qui parcourt incessamment le clavier de toutes ces naïves ou sublimes splendeurs, tels sont les éléments qui éveillent les inspirations de Beethoven.

On conçoit que certains génies puissent être plus ou moins absents de leurs  uvres. Avec une grande impressionnabilité, une intelligence très-nette, une sorte d'intuition divinatoire et l'heureux don de tout exprimer, ils peuvent rendre les sentiments qu'ils n'éprouvent pas. Quant   Beethoven, il est toujours présent dans son œuvre qui traduit fidèlement l'état de son  me. On y retrouve ses divins enthousiasmes, sa résignation pieuse, ses mélancolies profondes, ses élancements vers les compensations de la vie à venir, parfois un éclair de joie, parfois une pensée inquiète; presque toujours une grande douleur suivie d'un doux rayonnement.

Dans sa première manière, Beethoven rappelle Haydn et surtout Mozart. Dans sa seconde, lorsqu'il possède toute sa force, sa musique revêt un caractère inconnu de grandeur et de majesté. Dans sa troisième manière, alors que la mesure de ses souffrances est comble, alors que la surdité le refoule en lui-même, sa puissance artistique accuse, avec une incroyable éloquence, l'état de son  me brisée. C'est ainsi que dans les derniers quatuors, à côté d'un cantabile d'une beauté incomparable, il surgit un mouvement soudain. Les instruments entretiennent entre eux une sorte de conversation heurtée et rompue, passant, presque sans transition, de la plainte à l'ironie, du rire aux larmes, de la malédiction à la prière, du calme à l'orage, de la colère à l'amour.

Beethoven ne composait pas pour composer



comme la plupart des artistes, ou pour gagner de l'argent. Il avait un monde en lui, et ce monde l'étouffait, et il en jetait quelques fragments aux hommes, et ces fragments épars faisaient leur joie et leur orgueil. Schindler lui demandait un jour ce qu'il pensait en composant les sonates op. 31 et 57 :

« Probablement ce qu'a pensé Shakespeare en composant *la Tempête*, » répondit le musicien.

Chez Beethoven la passion est naïve, forte, profonde, autant qu'elle est tendre, élevée, religieuse. L'artiste est à la hauteur du penseur. Ainsi s'explique l'immensité, la variété et l'élévation de ses créations inimitables.

Cette langue des sons, vague, passionnée, insaisissable, qui possède le rythme, le mouvement et la couleur ; cette langue sublime qui n'a de vie que par l'association intime et harmonieuse des facultés humaines, pouvait seule convenir à l'âme du grand symphoniste. Si Haydn rappelle la sérénité olympienne d'Homère, Mozart, la douce et abondante harmonie de Virgile, Beethoven nous fait retrouver Dante, Michel-Ange et Shakespeare. Je pense que la musique est le vrai langage de la religion, langage profond et

indéterminé comme l'est notre lien avec l'infini. Nul n'a parlé au sentiment religieux avec une puissance égale à celle de Beethoven, car jamais une aspiration plus haute que la sienne ne s'est traduite par une plus souveraine manifestation. La parole même, celle de Jean ou de Paul, de Pascal ou de Bossuet n'a jamais entraîné l'âme humaine vers des sommets aussi élevés.

Il est incontestable que le compositeur écrivant pour le théâtre, a de grands avantages sur le compositeur réduit aux seules ressources de l'orchestre ; car il vous prend par les yeux, par les oreilles, par l'intérêt dramatique et par le plus sympathique de ses instruments, la voix humaine. Mais il reste au symphoniste quelque chose d'intangible et de mystérieux qui tient à l'essence même du son. Ce quelque chose c'est ce qu'il y a de confus, d'indéterminé, d'inconnu, en chacun de nous. Ici le symphoniste occupe la première place, car il est dégagé de toute réalité matérielle, car il plane dans les sphères supérieures et s'unit à l'harmonie du monde éternel !

MARIE LASSAVEUR.

## Correspondance.

### JEANNE A FLORENCE



« bien ! le voilà donc fini ce joli mois de vacances que nous avons si longtemps désiré ? dis-je mélancoliquement à ces demoiselles, quand la portière du wagon qui devait nous reconduire à Paris fut refermée sur nous.

— Bah ! répondit Lucie, en installant sur ses genoux, avec une sollicitude toute maternelle la bourriche remplie de fleurs que le vieux jardinier d'Adrienne lui avait remise au départ ; tout passe ainsi dans la vie : le beau, le laid, l'agréable, l'heureux, le triste... il faut savoir en prendre son parti...

— Vous êtes bien philosophe ce matin, Lucie ?

— Dites bien ingrate ! exclama l'enthousiaste Marie, car Adrienne s'est montrée si bonne, si affectueuse, si attentionnée, que je ne comprends

pas comment nous ne versons pas toutes les larmes de nos yeux en la quittant ! Pour moi, je n'en suis pas loin, je vous assure.

— Ni moi, fit la petite Pauline ; c'est si triste de voir finir les vacances !

— Eh ! qui vous dit que je ne suis pas aussi fâchée que vous de me séparer d'Adrienne ? répliqua Lucie avec quelque vivacité. Mais puisque le bon Dieu ne nous permet jamais ici-bas qu'un demi-bonheur. — Sans doute pour nous faire mieux apprécier la joie complète qu'il nous donnera dans son paradis — le plaisir de revoir mes bons parents et mon petit chez-moi, contre-balance le chagrin que j'ai de ne plus être avec notre amie.

— Il est de fait que, quelques distractions que l'on ait, c'est bien long un mois sans embrasser son père et sa mère !



— Et sans embrasser sa poupée donc ! répondit la petite Pauline. Pauvre Lily ! comme elle a dû s'ennuyer ! car, je le parie, mesdemoiselles, papa ne lui a pas adressé la parole une seule fois !

— Ah ! pour cela, tu peux bien en être sûre, fillette, dit Thérèse en riant.

— Certainement, c'est très-long, un mois loin des siens, reprit Marie ; mais c'est bien long aussi un mois loin de Paris, à l'époque où les modes se dessinent pour la saison tout entière. Qui sait, mesdemoiselles ? il y a peut-être eu une révolution complète dans la forme des chapeaux et des robes, pendant ces quatre semaines !

— Cette idée fait trembler, Marie ! surtout quand on songe aux affreux chapeaux que l'on peut nous infliger cet hiver !

— Oh ! s'écria avec agitation Marie qui prit cette plaisanterie au sérieux, qu'il me tarde d'être à Paris !

— Voyez les girouettes ! répliqua gaiement Lucie ; tout à l'heure, la seule idée du retour les désespérait, et voilà maintenant qu'elles ne donnent pas au train le temps d'arriver !

— Croyez-vous, ma chère, qu'elles aient tout à fait tort ? C'est une si douce sensation que celle que l'on éprouve en franchissant le seuil de son chez-soi, après une absence un peu prolongée ? N'est-il pas charmant de se retrouver entourée de tous ceux que l'on affectionne ; réinstallée au milieu de ces objets familiers qui vous parlent, comme de vieux amis, des jours heureux ou malheureux dont ils ont été les témoins ; de ramener la joie et la vie dans la maison paternelle, un peu morne pendant les jours d'absence ? Allez, le chez soi est une belle chose ! et l'on a beau être gâtée, choyée, traitée avec toutes les recherches du luxe ou toutes les attentions d'une amitié délicate et dévouée, on sent malgré soi qu'on n'est qu'un accident, un hors d'œuvre dans ces existences auxquelles la nôtre se trouve momentanément mêlée, et que ces meubles complaisants qui vous prêtent leur hospitalité sont de nouvelles connaissances qui ne deviendront jamais des amis, puisqu'on n'aura pas le temps de les mettre à l'épreuve.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites là ! interrompit Lucie.

— Je le comprends d'autant mieux, continua Thérèse, que les choses qu'on apprécie le plus sont justement celles que l'on va perdre, et qu'en rentrant chez mon père je ne retrouverai aucun de ces charmes d'intérieur que vient de nous vanter Jeanne.

— Comment cela ?

— Nous serons en plein déménagement !

— Vous quittez donc Passy ?

— A mon grand regret pour aller habiter du côté de Batignolles, un affreux quatrième où nous n'aurons peut-être ni jour, ni verdure, ni soleil, et d'où nous n'apercevrons, je suppose, que des régiments de toits et de tuyaux de cheminée !

— Ah ! ma sœur, quelle prévention ! c'est un logement tout neuf, et papa t'a écrit qu'il y a l'entour, un superbe balcon ! s'écria Pauline.

— Hélas ! que sera un balcon en comparaison du jardinier que nous quittons !

— Vous y mettrez des fleurs, dit Lucie en manière de consolation.

— Des fleurs, oui... mais c'est égal, il est bien pénible, je vous l'affirme, mesdemoiselles, de quitter ainsi la maison où l'on a grandi...

— Où l'on est née ! ajouta Pauline avec un sérieux qui nous fit toutes éclater de rire, y compris la désolée Thérèse.

— A la bonne heure, tu n'as plus l'air d'une âme en peine, dit Marie joyeusement. Après tout, qu'est-ce que c'est que de déménager ? — A Paris, c'est si facile que l'on change de maison comme on change de robe : on couchait hier dans une chambre bleue, demain ce sera dans une rose, après demain dans une verte... on n'en dort pas plus mal, et cela accideute un peu la vie.

— Oui ; mais les souvenirs qu'on laisse derrière soi ?

— Bah ! on s'en crée de nouveaux dans chaque nouveau logis ! au lieu de vivre sur le passé, on travaille pour l'avenir. »

Un coup de sifflet strident interrompit sa phrase : nous étions arrivées. Il fallut se séparer.

« Quand commence ton déménagement ? demandai-je à Thérèse.

— Demain.

— Veux-tu me permettre d'aller t'aider un peu ?

— Comment donc ! mais je t'en saurai le plus grand gré.

Le lendemain, retardée par je ne sais quels travaux indispensables, j'arrivai chez notre amie au moment où la dernière voiture de meubles partait. Thérèse avait déjà son chapeau sur la tête.

« Ah ! ma chère Jeanne ! s'écria-t-elle, l'ennuyeuse chose que de changer de logement ! mais il le faut ! Pauline grandit et nécessite des dépenses auxquelles la pension de retraite de mon père ne suffit plus, et nous essayons de restreindre nos frais de toutes les façons, pour que rien ne manque à l'enfant, c'est bien naturel. Tiens, ajouta-t-elle, en parcourant avec moi une dernière fois les appartements devenus si sonores, depuis qu'ils étaient vides, qu'ils répercutaient le bruit de nos pas et de nos paroles comme un véritable écho, je crois que si tu n'avais été là, au dernier moment j'aurais pleuré ! »

En disant ces mots, sa voix trembla, et nos regards se rencontrant, elle vit dans mes yeux humides que je partageais son émotion. Alors une larme glissa le long de sa joue, puis deux, puis trois... enfin, elle posa sa tête sur mon épaule et sanglota convulsivement. J'avais grand-peine à n'en pas faire autant ! Soudain elle releva la tête, et s'essuyant vivement les yeux :

« Oh ! que c'est faible, que c'est enfant ce que je fais là !... ne voilà-t-il pas un gros chagrin, quitter une maison pour en prendre une autre, quand on emmène tous les siens avec soi ? Marie avait raison : on déménage tous les jours, et gaiement, et sans verser une larme... mais, moi, c'est ridicule, je m'attache à tout ce qui m'entoure, à tout ce qui m'a rendu quelque service !... Allons, allons, plus de pleurs, partons ! Quelle sottise de donner ainsi à un simple ennui les proportions d'un malheur réel ! »



Nous fîmes quelques pas vers la porte; Thérèse s'arrêta de nouveau.

« C'est ici pourtant que ma pauvre mère a rendu le dernier soupir, reprit-elle; là, que j'ai veillé son agonie... Tiens, ce morceau de papier qui pend encore à la muraille, c'est elle qui l'a déchiré de sa main crispée, dans une dernière convulsion; nous l'avons toujours respecté jusqu'ici, mais je ne veux pas le laisser à des étrangers, qui peut-être le profaneraient. »

Et Thérèse arracha pieusement le lambeau et le pressa contre ses lèvres.

« Que ne puis-je emporter de même, continua-t-elle, tout ce qui me parle du passé; tout, jusqu'aux choses les plus insignifiantes: cet appartement, témoin de tant de scènes intimes de joie ou de douleur, cette fenêtre sur l'appui de laquelle les moineaux venaient chaque matin ramasser les miettes de mon déjeuner; ce joyeux rayon de soleil qui en égalaient désormais d'autres que nous; ce gai chèvrefeuille qui embaumait ma chambrette, tout, jusqu'à cette usine mitoyenne dont le bruit monotone m'a fatiguée tant de fois, jusqu'à ces bonnes figures de voisins qui apparaissaient quelquefois, curieuses, derrière leur rideau, et qui épiaient nos remplaçants comme elles nous ont épiés! Changer de maison, vois-tu, Jeanne, c'est non-seulement changer d'habitudes, c'est changer de vie; c'est rompre en quelque sorte avec le passé, pour recommencer une nouvelle existence, tandis qu'on laisse derrière soi un lambeau de l'ancienne... »

— Mais quand cette existence n'a pas toujours été heureuse comme la tienne, ma pauvre amie, c'est peut-être aussi commencer un nouveau bail avec le bonheur.

— Dieu le veuille! dit Thérèse.

En ce moment nous entendîmes la voix de Pauline qui, ô contraste! accourait joyeuse et tout épanouie vers sa sœur.

« Ma sœur, ma sœur! elle est charmante notre nouvelle maison. Le balcon est très-grand, tu y planteras des capucines et des volubilis, et papa veut y faire une jolie tonnelle.

— Ce que c'est que l'enfance, fit Thérèse d'un air songeur. Ce matin elle pleurait en pensant qu'elle n'aurait plus de jardin, et la voilà maintenant qui se réjouit parce qu'elle a retrouvé un balcon.

Quand on m'a pas ce que l'on aime,  
Il faut simer ce que l'on a...

dit je ne sais quelle judicieuse chansonnette. Pauline te donne le bon exemple en mettant en action ce sage précepte.

— Vite, ma sœur, descendons... papa nous attend en bas, reprit la petite fille. Tu verras si je mens!... notre chambre aussi est superbe depuis qu'on y a posé les meubles, et il y fait clair, oh! mais clair! bien plus clair qu'ici, voyez-vous, mademoiselle Jeanne... mais c'est le balcon surtout que j'aime! »

Et Pauline nous précéda, en sautillant, dans l'escalier.

« Allons, dit avec effort Thérèse essuyant ses dernières larmes et jetant un long regard autour d'elle, partons, et que mon père ne se doute pas de mon sacrifice! »

— J'irai te voir demain dans ton nouveau logis, murmurai-je à son oreille au moment de monter dans l'omnibus — elle partait, elle, par le chemin de fer — bon courage jusque-là! »

Fidèle à ma parole, j'arrivais chez elle le lendemain à la même heure. Une maison presque neuve et de belle apparence, dans une jolie avenue plantée d'arbres, un escalier spacieux, bien ciré et facile, de larges portes avec d'élégants cordons de sonnette, tout me prévint en faveur de l'appartement choisi par le père de Thérèse. Les quatre étages même ne me parurent presque rien... mais ce fut bien autre chose quand la petite servante m'introduisit dans la chambre à m'amazelle. — Les fenêtres, toutes grandes ouvertes, laissaient apercevoir un panorama admirable; le jour et le soleil pénétraient à flots dans l'appartement, ce qui n'empêchait pas pourtant la poussière de former une sorte d'aurole autour de Thérèse, affairée et souriante au milieu du plus indescriptible pêle-mêle.

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas! dis-je, joyeuse de la sérénité que je voyais répandue sur ses traits. Tu es, dans ton nuage, comme les vieilles divinités de l'Olympe! »

— A cette différence près, répondit-elle sur le même ton, que je me crois un peu plus fraîche, malgré ma poussière, que ces divinités surannées! Tu me trouves, continua-t-elle, dans un désordre qui n'est pas précisément un effet de l'art. Vois, encore de rideaux nulle part; des caisses, des cartons partout. La cage de mon chardonneret, sur la cheminée en guise de pendule; ton portrait — pardonne la rencontre! — dans la niche de mon chien!...

— Voilà qui me flatte infiniment, chère petite. Le hasard, en permettant ce singulier rapprochement, a voulu te démontrer probablement que mon affection pour toi est aussi fidèle et aussi dévouée que celle de Médor!

— Oh! je n'avais pas besoin de cette circonstance pour en être certaine, » fit-elle avec un bon sourire.

Puis elle reprit :

« Cet amas d'objets de toute nature n'est-il pas fait pour décourager, du premier coup, une ménagère? Et puis, ces affreux déménageurs nous ont tout brisé! des marbres, des meubles, de la vaisselle, des cadres dorés, des glaces! c'est une réparation générale à faire et une besogne pour moi!... Les rideaux sont trop courts ou trop longs, les couvre-pieds non en rapport avec les tentures... malgré cela je suis contente. La vie est réellement moins chère ici qu'ailleurs, tout y arrive en abondance; mon père y a retrouvé de chers amis de sa jeunesse qui l'aideront à passer plus agréablement les heures sérieuses de la fin de la vie; ma petite Pauline y a, comme à Passy, de l'air et des promenades ravissantes : le parc Monceaux, un square magnifique et à deux pas de chez nous, Clichy, Montmartre, Saint-Ouen, la vraie campagne enfin que l'on aperçoit d'ici, avec ses champs jaunes et verts; sans compter qu'en une demi-heure je puis être près de toi, en plein boulevard des Italiens... Tu le vois, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles! Les miens sont satisfaits et l'égale tout près de moi... qu'ai-je besoin d'autre chose? Aussi, l'avenir m'apparaît-il aussi rose aujourd'hui qu'il était noir hier. »



— Je le vois bien ! Ce qui prouve, ma chère Thérèse, qu'il ne faut jamais se hâter de se désespérer et que le bien est si proche voisin du mal, qu'il en jaillit même souvent.

— Oh ! oui, dit-elle avec conviction, c'est le bon Dieu qui conduit toutes choses, et nous nous nous épargnons bien des ennuis, si, lorsqu'un changement, grand ou petit, survient dans notre existence, nous nous contentons de fermer les yeux et de dire avec confiance : « Mon Dieu, je ne sais pas où vous voulez me mener, mais quelles que soient vos intentions à mon égard, je suis tranquille, car certainement vous ne m'abandonnerez pas ! » Et puis, ajouta-t-elle en se penchant vers moi d'un air confidentiel, j'ai encore fait une autre découverte : c'est que le bonheur que nous allons parfois chercher si loin est en nous-mêmes, et que, par suite, nous l'emportons partout où nous allons ! Or, le moyen qu'il se plaise en notre logis, c'est de lui faire un nid si joli, si joli, qu'il n'ait plus le courage de le quitter, quand une fois il y sera installé ; mais surtout un nid bien modeste, car j'ai toujours oui-dire que rien n'effarouche autant cet oiseau difficile à fixer que le bruit et l'éclat !

JEANNE.

## MODES

Oui, ma bonne amie, ta *messagère* a été la bienvenue, et malgré le vide qu'elle a laissé au milieu de vous, e dois avouer, qu'en véritable égoïste, j'ai été enchantée de son retour.

J'ai donc reçu ta *longue* liste de questions, dressée au milieu de toutes les parties intéressées ; j'ai été un instant effrayée en pensant que je serais peut-être forcée de laisser sans réponse bon nombre de demandes ; tu ne peux te faire une idée de la lenteur avec laquelle les magasins se sont décidés à montrer leurs nouveautés pour l'arrière-saison ; quant à moi, je les absous ; car vraiment, l'été s'est tellement prolongé que l'on a pu croire, un instant, que le soleil s'oubliait auprès de nous, et l'on craignait presque de le faire fuir en laissant poindre à l'horizon de lourdes étoffes, et tout l'attirail de manteaux, fourrures, etc., mais l'inflexible calendrier vient rappeler chacun à son poste, et me voici prête à l'éclairer sur tous les points. Il faut se défier des caresses du soleil de septembre ; — octobre, sans nous prévenir, va tout d'un coup nous amener quelque vilaine surprise.

Permetts-moi seulement, ma chère, d'intervenir l'ordre des questions ; il me semble plus logique de parler d'abord des chaussures plutôt que de commencer notre édifice par les toits. Je ne puis en effet nier que l'on porte des bottes, mais malgré les glands, les boutons et les nombreuses piqures ornant cette chaussure, je lui trouve un aspect trop masculin, elle semble autoriser le jupon *très-court* ; je me montrerai cependant de bonne composition et enverrai à toi et à tes amies, puisque vous habitez un pays fort humide, dès les premiers jours d'automne, des demi-bottes ; on en fait de fort élégantes, qui sont réellement des chaussures de femme et protègent parfaitement le pied dans les chemins les plus marécageux ; tu sais que, depuis longtemps, je recommande les bottes pour les enfants ; les guêtres en drap sont pourtant préférables, dans les grands froids.

Les jupons de couleur sont toujours en grande faveur ; il m'est assez difficile de prévoir combien de temps ils continueront à régner ; mais il est probable qu'ils auront encore quelques années d'existence ; la grande modification du jupon pareil à la robe, qui est continuée pour les robes foncées, est cependant un envahissement sur le territoire du jupon à dispositions, rayé, à carreaux, etc. Tu ne seras pourtant pas condamnée, à attendre des années pour porter ce jupon en soie noire que tu désires te faire ; je te conseille seulement de remplacer la bande piquée que tu voulais y mettre, par un galon cachemire. Tu placeras quatre galons à plat, au-dessus de l'ourlet, et tu figureras, de 15 en 15 centimètres avec le même galon, une boucle carrée, passant sur les galons d'un côté, formant, en dessus et en dessous des galons, le haut et le bas de la boucle, puis s'arrêtant au bord du premier et du dernier galon ; malgré ton goût si prononcé pour le jupon tout noir, il faut te décider à faire cette concession à la mode.

Tu vois d'après notre gravure de confections que le paletot occupe toujours la place la plus importante, il est porté en négligé, en demi-toilette et en toilette ; l'étoffe et les ornements sont à peu près les seules distinctions ; je te recommande cependant, comme demi-toilette, la charmante ronde qui figure sur cette gravure.

Le paletot pareil à la robe sera encore très en vogue pendant l'automne, et, très-probablement, pour l'hiver ; mais pendant les temps les plus rigoureux une étoffe de robe ne peut suffire comme pardessus, et alors il sera indispensable de reprendre le drap ou le velours.

Passons au détail des toilettes demandées ; d'abord ne va pas rire de moi, petite moqueuse, si je reviens encore à mon *granité* ; il est vrai que je trouve cette disposition délicate ; il ne s'agit plus ici d'une étoffe souple et légère, bien d'une belle et bonne étoffe, fond noir avec pointillé blanc, ou de nuance foncée avec pointillé blanc ou noir ; pour moi je donne la préférence au noir et blanc ; quant au nom de cette étoffe j'avoue que je ne sais trop lequel lui donner, car chaque magasin la baptise différemment, drap de Nice, granité impérial, sibérienne, etc.

En fait de *nouveauté*, tout le costume, jupon, robe et paletot sont taillés à la même pièce ; comme ornement, les cordes noires et blanches, ou entièrement noires, ou les lacets noirs sont préférables à tout autre ornement ; le jupon peut être simplement bordé d'une corde, la robe relevée par un nœud en corde sur chaque couture ; le paletot avec nœuds, formant boutonnières et un nœud sur chaque épaule ; si tu te décides pour cette toilette de fatigue, je t'engage à y joindre un chapeau en taffetas bleu avec traverses en velours noir, dessous draperie en taffetas bleu et velours noir, maintenue par une petite boucle en jais ; écharpe en tulle à pois posée sur le côté gauche. Le même costume sera charmant aussi pour ta petite sœur, avec corde beaucoup plus petite, corsage à ceinture avec bretelles, et petite veste qu'elle mettra à volonté ; chapeau rond avec draperie en taffetas bleu et velours.

Comme toilette plus habillée, une robe en taffetas noir à petit semé vert ou violet, jupé unie, ceinture avec chou, veste garnie d'une petite ruche en guilpure, traversée par un galon étroit assorti à la



nuance du dessin de la robe, pardessus en drap de Lyon orné d'une petite guipure surmontée d'une passementerie; chapeau en tulle noir avec passe et bavolet en taffetas de la nuance du dessin de la robe. Tu peux également avec cette toilette porter ton joli châle rayé qui sera cependant moins *habillé* que le pardessus en soie noire.

Si le mariage de ta cousine est décidément pour ce mois-ci, la saison est trop peu avancée pour qu'elle mette une robe de satin; elle devra donc se résigner à la faire en moire; tu connais déjà mon opinion sur les dentelles; bien que l'usage le permette, je trouve plus convenable de ne pas se parer, ce jour-là, de dentelles et de diamants; si, cependant, elle tient à montrer cette magnifique angletierre, elle pourra la faire disposer en tunique sur la jupe; on dessinera, avec la plus basse, une veste à petite basque, et on garnira les entournures. Mais crois-moi, engage-la à conserver cet ornement pour la grande soirée du lendemain chez sa tante; cette angletierre sera splendide sur sa robe de moire verte.

Et toi, mademoiselle la quêteuse, qui as patiemment attendu ton tour? Entre le bleu et le violet tu sais que je donnerai la préférence au bleu; une robe en taffetas bleu, découpée à petites dents garnies d'une ruche microscopique, en ruban bleu avec velours noir très-étroit posé au milieu; corsage grec décolleté, sans manches, avec ceinture à pans, l'encolure et les entournures découpées et garnies comme la jupe. Pour le matin, chemisette montante en mouseline, avec entredeux brodés, garnie de valenciennne et ornée de rubans bleus; pour le soir chemisette décolletée, en tulle, avec manches courtes bouffantes, ornée également de rubans bleus. Le pardessus pareil à la robe et orné de même et un chapeau en crêpe blanc orné de taffetas bleu. Il est bien entendu que j'ai parlé selon mon goût mais que tu feras la toilette en violet si tu le préfères, en suivant les mêmes indications; il ne faut pas penser à prendre une étoffe couleur mauve; ce serait alors une toilette d'été.

Il faut décidément dire adieu au chapeau fanchon auquel nous étions si bien habituées, le chapeau Empire modifié l'a complètement détrôné; on ne voit

plus chez les modistes que de petits chapeaux à calotte comme nous les portions il y a deux ans, mais quelle différence! ce n'est plus du tout la même coiffure, ils sont petits et modestes; ils n'ont plus cet immense bavolet si disgracieux et surtout cette passe si élevée qui nous forçait à mettre sous nos chapeaux des bouquets de fleurs assez volumineux pour inquiéter les sentinelles de nos jardins publics sur leur provenance. Tu sais que ce n'est pas d'aujourd'hui que je professe une grande aversion pour ces chapeaux, je puis donc sans crainte d'être accusée d'ingratitude envers eux, leur adresser tous les reproches que je leur ai faits lors de leur splendeur. Enfin ils ne sont plus! parlons de nos nouveaux arrivés; ils sont à calotte ronde ou à fond mou, retenu quelquefois par des bandelettes. Les voilettes-loup n'existent plus et sont tout à fait un contre-sens avec le chapeau Empire, elles sont remplacées par le grand voile carré en crêpe anglais ou en tulle blanc ou noir ou de la nuance du chapeau, ils ont un ourlet de deux ou trois centimètres, on les fait plus longs que larges. Ces voiles peuvent se poser relevés sur le côté ou tombant devant le visage, on les place quelquefois comme écharpe sur le chapeau. Les capotes d'automne se font beaucoup en taffetas avec fond en tulle; ainsi la passe en taffetas bleu, l'ornement du chapeau qui est un petit oiseau-mouche dans un feuillage léger, est placé sur le côté gauche; dessous, feuillage léger mêlé de tulle noir dans le haut du chapeau, le bord des joues est un très-petit bouilloné en tulle noir. Le bavolet est une bande toute droite, en taffetas bleu, posée à plat sur le bord de la calotte.

Une autre capote pour jeune fille se fait en tulle blanc, le dessus est orné de trois bandelettes en petites marguerites roses, rattachées derrière avec un ruban blanc à bouts flottants; dessous, bandelette en marguerites; brides blanches.

Nous sommes encore trop près des grandes chaleurs pour pouvoir te parler des chapeaux de velours; le mois prochain je t'enverrai plusieurs jolis modèles parmi lesquels tu pourras faire ton choix. Ton amie,

GABRIELLE.

## EXPLICATIONS

### Planche X

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1 et 2, Bonnet d'enfant — 3, Bavoir — 4, *Marthe* — 5, M. V. — 6, A. M. — 7, *Julie* — 8, A. G. — 9, S. F. — 10 et 11, Entredeux et garniture — 12, Semé — 13, Dessin pour jupon — 14, Monchoir avec B. C. — 15, G. B. enlacés — 16, Entredeux — 17, H. L. — 18, A. D., taie d'oreiller — 19 et 20, Parure — 21, L. F. — 22, E. F.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 6, Veste d'intérieur — 7 et 8, Brassière — 9, Coin de cravate — 10, Ornement en corde — 11 à 13, Essuie-plumes — 14 et 15, Rond de serviette — 16 à 19, Porte-allumettes — 20 et 21, Fanchon au crochet — 22, Fond en triep.

### COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, BONNET DE BABY, plumetis, feston et pois.

3, BAVOIR, soutache sur piqué, et feston; on peut rapporter la garniture en la festonnant sur nansouk.



- 4, *Marthe*, plumetis, cordonnet et paillettes.
- 5, *M. V.*, plumetis.
- 6, *A. M.*, plumetis.
- 7, *Julie*, plumetis, cordonnet et pois.
- 8, *A. G.*, pour linge de table, plumetis.
- 9, *S. F.*, pour linge de table, plumetis.
- 10 et 11, *ENTREDEUX* et *GARNITURE*, plumetis, cordonnet, feston et pois.
- 12, *Sémé*, plumetis, cordonnet et pois.
- 13, *Large ENTREDEUX* pour jupon, plumetis et cordonnet.
- 14, *Mouchoir* avec *B. C.*, plumetis, feston, cordonnet, pois et paillettes.
- 15, *G. B.*, enlacés à l'impériale, plumetis.
- 16, *ENTREDEUX*, plumetis.
- 17, *H. L.*, pois.
- 18, *A. D.*, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.
- 19 et 20, *PARURE*, broderie russe. Il faut exécuter les épis en faisant à tous les grains deux ou trois points de chaque côté, afin de le former mieux qu'il ne pourrait l'être par un seul point lancé; les pois qui terminent l'extrémité de quelques branches sont faits par 3 ou 5 points.
- 21, *L. F.*, plumetis, cordonnet et pois.
- 22, *E. F.*, plumetis et pois.

## COTÉ DES PATRONS

- 1 à 6, *VESTÉ* d'intérieur pour robe du matin.

- 1, Devant.
- 2, Dos.
- 3, Manche, dessus.
- 4, Manche, dessous.
- 5, Croquis, devant.
- 6, Croquis, dos.

Cette veste peut être faite en drap, en molleton coté ou chiné, ou en étoffe pareille à la robe; elle est bordée tout autour d'un galon ouvragé.

- 7 et 8, *BRASSIÈRE*, plumetis, feston, cordonnet et pois sur piqué fin.

- 9, *COIN DE CRAVATE*, broderie au passé, en soie; l'intérieur pointillé de la branche est en points noués faits avec de la soie fine, ou en point de sable fait avec du gros cordonnet.

- 10, *ORNEMENT* en corde pour robe ou confection.

- 11 à 13, *ESSUIE-PLUMES*.

- 11, Détail du travail.

- 12, Rond en drap.

- 13, Croquis.

Taillez un rond en velours de couleur sur le patron n° 11, vous fixerez sur ce rond des appliques en velours noir; les appliques forment deux dessins, un cercle et un ruban enlacé autour; on peut les découper en un seul morceau, en suivant les indications données dans le petit Manuel, page 29; on figurera l'enlacement des rubans en passant la soutache en dessus et en dessous aux endroits indiqués à la partie échantillonnée du patron n° 12; les appliques sont bordées des deux côtés d'une soutache d'or. Le zigzag qui orne le cercle du milieu est fait en soutache algérienne; on place une perle noire dans tous les creux. L'applique enlacée est ornée d'un rang de perles plates les unes contre les autres; ce rang de perles est bordé de chaque côté d'un gros cordonnet d'or posé comme une sou-

tache. Avant de monter l'essuie plumes, vous placez une soutache d'or au bord du rond.

Pour le monter, taillez trois ou quatre ronds en drap noir sur le patron n° 12; vous les placez les uns sur les autres et vous les fixez par deux piqûres, dans la largeur se croisant au milieu; puis vous fixez votre rond en velours par quelques points sous la soutache du bord, et vous terminez en plaçant le bouton, après avoir percé le velours et les ronds en drap avec un poinçon; le prix du bouton est de 1 fr. 50 chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan.

- 14 et 15, *ROND DE SERVIETTE* en cuir gris.

Vous fixez une applique en moire groseille au milieu, à l'envers du cuir enlevé dans cette partie; le bord du cuir est couvert d'une applique en velours noir, bordée à l'intérieur d'une soutache d'or, et à l'extérieur d'une soutache algérienne; la ligne perlée du milieu partant des deux extrémités du médaillon et tournant autour du rond, est en cuir blanc fixé par du cordonnet groseille; de chaque côté de ce perlé vous posez une soutache algérienne, un rang de perles noires, une soutache algérienne et une soutache groseille; dans l'intérieur du médaillon en moire groseille l'arabesque est en soutache algérienne avec perles noires; l'arabesque du bord est faite avec la même soutache; le point-croisé dans l'intérieur est en cordonnet groseille. On pourra faire monter ce rouleau à l'adresse donnée à l'article précédent. Ce montage est de 3 fr.

- 16 à 19, *PORTE-ALLUMETTES*.

- 16 et 17, Patrons pour le montage.

- 18, Fond.

- 19, Croquis.

Ce travail est fait en laine de Saxe, avec un gros crochet en acier.

Montez avec de la laine rouge une chaîne de 40 mailles. Fermez la chaîne par une maille passée, faites un rang de crochet bouclé — un rang en demi-bridés avec de la laine noire. — Reprenez la laine rouge et faites encore un rang en crochet bouclé. — Pour le premier rang à jours faites 20 fois : — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 2<sup>e</sup> maille.

Vous faites ensuite dix rangs, en tournant toujours en spirale, en répétant 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 2<sup>e</sup> maille-chainette du jour du rang inférieur.

Pour le bord du haut, vous faites un rang en crochet bouclé — 8 fois : (1 demi-bride — 1 boucle dans la 2<sup>e</sup> maille-chainette du jour du rang inférieur — 1 demi-bride dans la demi-bride — 1 boucle dans la 2<sup>e</sup> maille-chainette du jour suivant — 1 demi-bride dans la demi-bride — 1 boucle dans la 1<sup>re</sup> maille-chainette du jour suivant — 1 demi-bride dans la 2<sup>e</sup> maille-chainette du jour suivant — 1 boucle dans la 3<sup>e</sup> maille-chainette du même jour).

Un rang en demi-bridés avec la laine noire.

Un rang crochet bouclé laine rouge.

Vous terminez par un rang, avec de la laine mousse verte de nuance moyenne, en faisant + 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la demi-bride du rang précédent — retournez au signe +.

Vous entourez deux petits anneaux d'un rang de demi-bridés avec de la laine rouge, et vous les fixez



au-dessous du 1<sup>er</sup> rang de crochet bouclé du haut, pour figurer les anses de la corbeille.

Pour monter ce petit porte-allumettes, vous taillez du carton mince sur les patrons 16, 17 et 18; tracez légèrement avec un canif la ligne B D du patron n° 16, et la ligne D B du patron n° 17, afin de pouvoir replier le carton. Réunissez les patrons 16 et 17 avec de la colle de pâte, en suivant les lettres de raccord; la ligne formant une petite bande de A à B et de C à D, indique la partie sur laquelle on étend la colle pour poser l'autre carton; vous fixez ensuite le fond n° 18, après avoir replié le bas des cartons n° 16 et 17, et avoir étendu la colle sur ces parties repliées de manière à les coller sous le fond. Vous recouvrez ce porte-allumettes en carton à l'endroit et à l'envers, d'une percaline verte de la nuance de la laine mousse; lorsque le tout est bien séché, vous recouvrez le carton avec le travail au crochet, et vous le fixez par des points devant, avec du fil noir sur les rangs noirs du haut et du bas.

20 et 21, FANCHON.

20, Détail du travail.

21, Croquis.

Laine anglaise blanche et laine anglaise noire ou de couleur; le fond de la fanchon est en laine blanche.

Vous faites cette fanchon avec un gros crochet en acier, ou avec un crochet fin, soit en buis, soit en ivoire; le travail est tout en brides prises dans les jours.

Montez une chaîne de 29 mailles.

1<sup>er</sup> RANG. — 1 maille-chainette — 1 bride dans la 4<sup>e</sup> maille en partant du crochet — 12 fois: (1 maille-chainette — 1 bride dans la 2<sup>e</sup> maille) — 1 maille-chainette — 1 demi-bride dans la dernière maille — 4 mailles-chainettes — retournez votre ouvrage.

2<sup>e</sup> RANG. — 1 bride dans la 4<sup>e</sup> maille en partant du crochet — 1 maille-chainette — 8 fois: (1 bride prise dans le jour — 1 maille-chainette) — 1 bride prise dans le même jour que la dernière bride. — Cette augmentation est répétée au milieu de tous les rangs, comme l'on peut le voir au dessin n° 20. — 7 fois: (1 bride prise dans le jour — 1 maille-chainette) — 1 bride dans la maille-chainette formant l'extrémité du 1<sup>er</sup> rang — 1 maille-chainette — 1 bride dans la même maille — 4 mailles-chainettes.

Nous ne répéterons plus à chaque bride, prise dans le jour, nous ne désignerons la maille dans laquelle devra être prise une bride, que lorsqu'il y aura un changement.

3<sup>e</sup> RANG. — 1 bride dans la dernière bride du rang précédent — 1 maille-chainette — 10 fois: (1 bride — 1 maille-chainette) — 1 bride dans le même jour — 1 maille-chainette — 9 fois: (1 bride — 1 maille-chainette) — 1 bride — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la maille-chainette formant l'extrémité du rang précédent — 69 mailles-chainettes, arrêtez la laine, que vous nouez en haut de la 1<sup>re</sup> bride de ce rang — retournez votre ouvrage et faites 73 mailles-chainettes.

4<sup>e</sup> RANG. — 1 bride dans la 5<sup>e</sup> maille en partant du crochet — continuez tout le rang en faisant toujours: 1 bride — 1 maille-chainette, sans oublier l'augmentation du milieu; arrêtez la laine. Ce rang est celui qui forme le milieu des deux

barbes. Vous pourrez continuer la fanchon en vous dirigeant sur le dessin n° 20.

Le premier rang faisant le tour de toute la fanchon est en laine noire, le rang suivant en laine blanche, et le dernier rang en laine noire.

DENTELLE. — Les deux premiers rangs de la dentelle sont en laine blanche, et le dernier en laine noire.

1<sup>er</sup> RANG. — 1 bride + — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le 3<sup>e</sup> jour — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour — retournez au signe +.

2<sup>e</sup> RANG. — 1 bride — 1 maille-chainette — + 1 bride double prise dans le jour du dernier rang avant la dentelle — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans le jour du rang précédent — 4 fois: — (1 maille-chainette — 1 bride prise dans le même jour) — 1 maille-chainette — retournez au signe +.

3<sup>e</sup> RANG. — Laine noire: 1 maille-chainette — + 1 maille passée dans la bride double du rang précédent — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la première bride — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le 2<sup>e</sup> jour — 4 mailles-chainettes — 1 bride dans le 1<sup>er</sup> jour — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 2<sup>e</sup> bride — 1 maille-chainette — retournez au signe +.

Pour soutenir les deux rangs de dentelle ajoutés à la pointe de la fanchon, vous faites en dessous du 1<sup>er</sup> rang de dentelle, en prenant vos brides dans le rang blanc placé entre les deux rangs noirs; cinq rangs blancs en commençant à 26 carrés avant le milieu — faisant l'augmentation au milieu et ajoutant encore 26 carrés après le milieu, vous diminuerez à tous les rangs 2 carrés à chaque extrémité — le 2<sup>e</sup> rang de dentelle est pris dans le 3<sup>e</sup> de ces 5 rangs — et le 3<sup>e</sup> rang de dentelle dans le dernier rang.

22, FOND tricoté pour rideau, voile de fauteuil, pelote, etc.

Ce dessin ayant été placé de haut en bas, il faudra retourner la planche de manière à avoir le numéro 22 renversé à droite, pour pouvoir se rendre compte du dessin; il se compose de 10 mailles; on montera un nombre de mailles divisible par 10, et on ajoutera 8 mailles qui serviront pour le commencement et la fin des rangs. — Nous donnerons donc l'explication de 18 mailles, en observant qu'il y aura toujours un nombre de 10 mailles entre les deux signes et que l'on répétera autant de fois qu'il sera nécessaire.

Montez 18 mailles, plus 10 mailles pour chaque dessin que vous ajouterez.

1<sup>er</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoté — 2 mailles ensemble à l'endroit — + 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 1 surjet double + — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

2<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoté — 3 mailles à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — + 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 5 mailles à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — + 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.



3<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples + — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 3 mailles simples — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 3 mailles simples + — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

4<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers + — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers + — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

5<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples + — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 3 mailles simples + — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

6<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers + — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 5 mailles à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers + — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 3 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

7<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 2 mailles ensemble à l'endroit + — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble à l'endroit — 3 mailles simples — 2 mailles ensemble à l'endroit + — 1 passe — 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

8<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers + — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers + — 1 passe à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

## PLANCHE DE PATRONS DE CONFECTIONS.

Les modèles n<sup>os</sup> 1, 3 et 5, sont réduits au dixième; on trouvera dans le petit Manuel, publié en septembre, le moyen de les reproduire de grandeur naturelle.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

### N<sup>o</sup> 2 (Lara).

- 1, Devant.
- 2, Petit côté du devant.
- 3, Dos.
- 4, Petit côté du dos.
- 5, Manche, dessous.

### 6, Manche, dessous.

Il se fait en drap ou velours orné de passementerie avec jais; la garniture se pose autour du paletot, aux entournures, aux bas des manches et sur les coutures du petit côté du dos.

### N<sup>o</sup> 4 (Caprice).

- 7, Devant.
- 8, Dos.
- 9, Côté du dos.
- 10, Patte garnissant le devant.
- 11, Patte garnissant le dos.

Ce modèle, qui forme collet, se fait en drap; il est orné de galons et de boutons en passementerie. La ligne qui est placée dans le patron n<sup>o</sup> 7, indique l'endroit où l'on doit faire la fente pour passer le bras. Le petit angle placé au-dessous un peu à droite et marqué d'un J, indique l'endroit où l'on doit poser la pointe de la patte n<sup>o</sup> 10; un angle semblable marqué d'un H, indique la place de la patte n<sup>o</sup> 11, sur le patron n<sup>o</sup> 8 qui est le dos. Le patron n<sup>o</sup> 8 s'élargit dans le bas, on fait un pli de chaque côté de la couture du dos pour donner plus d'ampleur au bas du vêtement.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

### N<sup>o</sup> 1 (Roland).

- 12, Devant.
- 13, Petit côté du dos.
- 14, Dos.
- 15, Manche.

Paletot en drap ou velours garni de pattes en galon ouvragé et de boucles. — Ce modèle, qui est fort simple, convient parfaitement pour jeune fille.

### N<sup>o</sup> 3 (Régent).

- 16, Devant.
- 17, Dos.
- 18, Petit côté du dos.
- 19, Manche.

Casaca en velours garnie de guipure et de passementerie.

### N<sup>o</sup> 5 (Parisien).

- 20, Devant.
- 21, Petit côté du devant.
- 22, Dos.
- 23, Petit côté du dos.
- 24, Manche.

Paletot forme redingote en drap moutonneux. La jupe est ouverte derrière; il est orné de gros boutons en nacre.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Quart d'une descente de lit, dessin cachemire.

## GRAVURE DE MODE

Première toilette. — Robe en satin bleu mexico. — Corsage à ceinture ronde orné de cordes. — Paletot en velours noir garni de passementerie avec boucles. — Chapeau en velours royal bleu; dessous draperie en velours royal et rose blanche.



*Deuxième toilette.* — Robe en faye violet ornée dans le bas de pattes en passementerie. — Paletot en drap velours violet garni de passementerie avec jais. — Chapeau empire en velours violet, orné d'une draperie et d'une barbe en dentelle retenue par un oiseau-mouche; dessous, oiseau-mouche placé sur le côté.

*Troisième toilette.* — Robe en gros de Lyon, garnie dans le bas d'un volant à plis creux. — Casaque en velours noir garnie de guipure et de passementerie. — Chapeau avec passe et bavolet droit en velours royal, découpés à dents et ornés de petits

glands; fond en crêpe blanc orné d'une plume blanche.

*Quatrième toilette.* — Robe en foulard uni. — Rotonde en drap ornée de galons et boutons en passementerie. — Chapeau en satin avec traverse en velours et orné de plumes.

*Cinquième toilette.* — Robe en popeline. — Paletot-redingote en drap moutonneux, orné de gros boutons. — Chapeau en satin avec fond en tulle noir; dessous oiseau-mouche et draperie placée sur le côté.

## LOGOGRIPE

L'un de mes saints patrons, enfant de l'Angleterre,  
Trouva pour son exil la France hospitalière;  
Il l'aima, la bénit, lui léguant pour trésor,  
De son corps mutilé, plus précieux que l'or,

La miraculeuse poussière.

Pour homonyme encor, parmi les souverains,  
Je compte un roi-martyr, mis au nombre des saints.  
Avec de tels appuis, sur eux prenant modèle,  
Ne devrait-on pas être un excellent chrétien?  
Je recèle pourtant quelques traits d'un païen,  
Dans ce beau nom, digne d'un cœur fidèle.

— Au monde, il est trop vrai, je n'ai pas renoncé,  
— Et dans moi le démon élit son domicile;

— On voit chez moi la mode, en caprices fertile,  
— Et le dôme orgueilleux dans la nue élancé.

— Pourtant dans mon domaine on trouve l'onde  
[pure,

Qui reflète le ciel, rafraîchit la verdure;

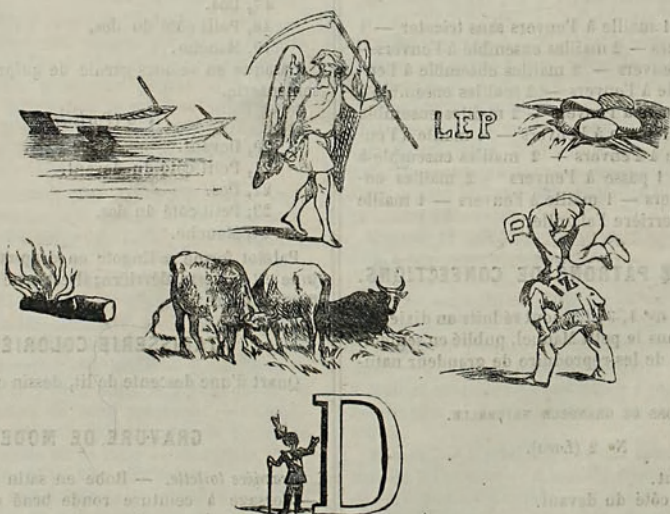
— Et j'ai, le croiriez-vous, lecteur, le cœur si bon,  
Que je puis à chacun vous octroyer un don,  
Comme une bonne fée, un bienfaisant génie,

— Et même vous donner un nom; *Hymnie*,  
— Puis cherchez dans un mot, bien cher à Po-  
De Pindare et Rousseau, doctes fils d'Apollon,  
Le sublime désordre et des flots d'harmonie.

J. M. DE GAULLE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : *Tel croit se chauffer qui se brûle.*

## RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot. 64.









Roland

Lara

Regent

Caprice

Parisien

# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1

Manteaux et Confections des Villes de France p. Richelieu 104 - Modes de M<sup>me</sup> Picard et Callmann p. Richelieu 38.

33<sup>e</sup> année, Octobre 1865

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 8<sup>bis</sup> Porte de Cologne

S. P. Fuller, 61, Pall Mall, London

N<sup>o</sup> I.

Amsterdam Desterbecq Visschersgracht N. 549

Ayuntamiento de Madrid



